

JOURNAL HELVETIQUE
O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intèressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Pays Etrangers.

¹
DEDIÉ AU ROI.

M A I 1 7 6 5.



NEUCHÂTEL,

DE L'IMPRIMERIE DES EDITEURS.

MD CCLXV.





JOURNAL HELVETIQUE.



M A I 1755.

AUX EDITEURS.

Sur l'ENCYCLOPEDIE.

MESSIEURS,

Vous avez donné, dans vos Journaux de 1758 (*), quelques morceaux choisis de l'Encyclopédie, & vos Lecteurs ont été surpris de ne plus en voir paroître. Ils auroient eû obligation à la Société de Gens de Lettres, qui avoit entrepris d'en

G g 2

(*) Voyez Journal de Mai 1758. p. 483.

fournir chaque mois, si elle avoit bien voulu continuer un travail, qu'elle croyoit avec tout le Public, réellement utile. En effet, ce Dictionnaire renferme la substance de ce qui s'est dit de mieux sur toutes sortes de matières, mais son prix ne permettant qu'à un petit nombre de personnes d'en faire l'acquisition, les avantages que l'on peut en retirer sont par là même extrêmement restreints. Il dépendroit de vous, MESSIEURS, de les étendre, en faisant paroître successivement les Articles, qui peuvent être de l'usage & du goût le plus général. La Morale, l'Histoire Naturelle, l'Agriculture, la Géographie, les Belles-Lettres offriront une variété agréable & utile, & il seroit difficile aux meilleurs de vos Correspondans de vous fournir d'aussi bons matériaux. Ils auront également le mérite de la nouveauté, à peu près pour tous vos Lecteurs, car ceux même qui ont l'ENCYCLOPEDIE n'y recourent que dans le besoin, come à un autre Dictionnaire, en sorte que je doute que quelqu'un ait lu la vingtième partie des Volumes qui ont paru. Faites moi la grace, MESSIEURS, de ne point envisager ce que j'ai l'honneur de vous dire, come le sentiment d'un particulier, qui ne mérite aucune attention: J'habite une Ville fort peuplée, & je vois

assez de monde, pour conoitre un peu le goût général : Je puis vous assurer que vous le fatisferez, si, come je n'en doute pas, les Morceaux que vous donerez sont choisis d'une façon convenable. Il vous est au reste aisé d'en faire l'expérience : Si elle ne répond pas à mes idées, vous êtes les maitres de discontinuer, après avoir eû le plaisir d'obliger une persone, qui prend un intérêt réel au succès de votre Journal, & qui souhaiteroit pouvoir vous doner des preüves des sentimens distingués avec lesquels elle a l'honneur d'être &c.

G E N E V E.

V * *

POUR déferer aux invitations de M. V * *. nous allons doner les Mots suivans. On verra que, quoique d'un usage journalier, bien des gens ne laissent pas de les employer quelquefois improprement & n'en conoissent pas exactement le vrai sens. Nous croyons que les Lecteurs y trouveront des définitions justes, des réflexions solides & importantes pour leur vrai bien & pour leur bonheur.



M O R C E A U X

Choisis de L'ENCYCLOPEDIE.

B IEN, s. m. (en Morale) est équivoque. Il signifie, ou le *plaisir*, qui nous rend heureux, ou la *cause du plaisir*.... Dans l'Article présent, on ne considérera le mot BIEN, que dans le second sens.... On peut donner ce nom à toutes les choses, qui, dans l'ordre établi par l'Auteur de la Nature, sont les canaux par lesquels il fait, pour ainsi dire, couler le plaisir jusqu'à l'âme. Plus les plaisirs qu'elles nous procurent sont vifs, solides & durables, plus elles participent à la qualité de BIEN.

On a, dans SEXTUS-EMPIRICUS, l'Extrait d'un Ouvrage de CRANTOR sur la prééminence des différens BIENS. Ce Philosophe célèbre feignoit, qu'à l'exemple des Déeses, qui avoient soumis leur beauté au jugement de PARIS, la *Richesse*, la *Volupté*, la *Santé*, la *Vertu*, s'étoient présentées à tous les Grecs rassemblés aux *Jeux Olympiques*, afin qu'ils marquassent leur rang, suivant le degré de leur in-

fluence sur le bonheur des Homes. La *Richesse* étala sa magnificence, & començoit à éblouir les yeux de ses Juges, quand la *Volupté* représenta, que l'unique mérite des richesses étoit de conduire au plaisir. Elle alloit obtenir le premier rang; la *Santé* le lui contesta; sans elle la douleur prend bientôt la place de la joie. Enfin la *Vertu* termina la dispute, & fit convenir tous les *Grecs*, que dans le sein de la *Richesse*, du *Plaisir* & de la *Santé*, l'on feroit bientôt, sans le secours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous ses ennemis. Le premier rang fut donc adjugé à la *Vertu*, le second à la *Santé*, le troisième au *Plaisir*, le quatrième à la *Richesse*.

En effet tous ces *Biens* n'en méritent le nom, que lors qu'ils sont sous la garde de la *Vertu*: Ils deviennent des maux pour qui n'en fait pas user. Le plaisir de la passion n'est point durable; il est sujet à des retours de dégoût & d'amertume: Ce qui avoit amusé ennuie; ce qui avoit plu s'ennuie à déplaire; ce qui avoit été un objet de délices devient souvent un sujet de repentir & même d'horreur. Je ne prétens pas nier aux *Adversaires* de la *Vertu* & de la *Morale*, que la passion de

le libertinage n'ayent pour quelques uns des momens de plaisir; mais, de leur côté, ils ne peuvent disconvenir, qu'ils éprouvent souvent les situations les plus facheuses, par le dégoût d'eux mêmes & de leur propre conduite, par les autres suites naturelles de leurs passions, par les éclats qui en arrivent, par les reproches qu'ils s'atirent, par le dérangement de leurs affaires, par leur vie qui s'abrège ou leur santé qui dépérit, par leur réputation qui en souffre, & qui les expose souvent à tomber dans la misère.

„ L'Empereur WENCESLAS, dit l'Au-
 „ teur de l'Essai sur le mérite & la vertu,
 „ trouvoit du gout aux voluptés indignes,
 „ qui faisoient son occupation, & à l'ava-
 „ rice, qui le dominoit. Mais quel gout
 „ pût-il trouver dans l'opprobre avec le-
 „ quel il fut déposé, & dans la paralise
 „ où il languit à Prague, & que ses dé-
 „ bauches avoient attirée. Ouvrons les
 „ *Anales* de TACITE, ces Fastes de la
 „ méchanceté des Homes; parcourons les
 „ Règnes de TIBERE, de CLAUDE, de
 „ CALIGULA, de NERON, de GALBA,
 „ & le destin rapide de tous leurs Cour-
 „ tifans; & renonçons à nos principes,
 „ si dans la foule de ces scélérats indignes,
 „ qui déchirèrent les entrailles de leur

» Patrie, & dont les fureurs ont enfan-
 » glanté tous les passages, toutes les li-
 » gnes de cette Histoire, nous rencon-
 » trons un heureux. Choisissons entr'eux
 » tous. Les délices de *Caprée* nous font-
 » elles envier la condition de *TIBERE* ?
 » Remontons à l'origine de sa grandeur,
 » suivons sa fortune, considérons-le dans
 » sa retraite, apuyons sur sa fin; & tout
 » bien examiné, demandons nous, si nous
 » voudrions être à présent ce qu'il fut
 » autrefois, le Tiran de son Pays, le
 » Meurtrier des siens, l'Esclave d'une
 » troupe de Prostituées, & le Protecteur
 » d'une troupe d'Esclaves? Ce n'est pas
 » tout. *NERON* fait périr *BRITANICUS*
 » son Frère, *AGRIPINE* sa Mère, sa Fem-
 » me *OCTAVIE*, sa Femme *POPPE'E*, *AN-*
 » *TONIA* sa Belle Sœur, ses Instituteurs
 » *SENEQUE* & *BURRHUS*. Ajoutez à ces
 » assassinats une multitude d'autres crimes
 » de toute espèce; voilà sa vie. Aussi
 » n'y rencontre-t-on pas un moment de
 » bonheur: On le voit dans d'éternelles
 » horreurs; ses tranfes vont quelquefois
 » jusqu'à l'aliénation de l'esprit; alors il
 » aperçoit le *Ténare* entr'ouvert; il se
 » croit poursuivi des *Furies*; il ne fait
 » où, ni comment échaper à leurs flam-
 » beaux vengeurs; & toutes ces fêtes

» monstrueusement somptueuses qu'il or-
 » done, font moins des amusemens qu'il
 » se procure, que des distractions qu'il
 » cherche.

Rien ce semble ne prouve mieux que les exemples qu'on vient d'alléguer, qu'il n'y a de véritables BIENS que ceux dont la Vertu règle l'usage. Le libertinage & la passion sèment nôtre vie de quelques instans de plaisirs; mais pour en conoitre la valeur, il faut en faire une compensation avec ceux que promettent la Vertu & une conduite réglée; il n'est que ces deux partis. Quand le premier auroit encore plus d'agrément qu'on ne lui en suppose, il ne pourroit sensément être préféré au second: Il faut peser dans une juste balance lequel des deux nous porte d'avantage au but comun auquel nous aspirons tous, qui est de vivre heureux, non pour un seul moment, mais pour la partie la plus considérable de nôtre vie. Ainsi quand un Home sensuel ofusque son esprit de vapeurs grossières, que le vin lui envoie, & qu'il s'enyvre de volupté, la Morale n'entreprendra pas de l'en détourner, en lui disant simplement, que c'est un faux plaisir, qu'il est passager & contraire aux loix de l'ordre: Il répondroit bientôt, ou du moins il se diroit à lui même, que

le plaisir n'est point faux, puis qu'il en éprouve actuellement la douceur; qu'il est sans doute passager, mais dure assez pour le réjouir; que pour les loix de la tempérance & de l'honêteté, il ne les envie à personne, dès qu'elles ne conviennent point à son contentement, qui est le seul terme où il aspire. Cependant lors que je tomberoïis d'accord de ce qu'il pourroit ainsi repliquer, si je pouvois l'amener à quelques momens de réflexions, il ne seroit pas long-tems à tomber d'accord d'un autre point avec moi. Il conviendrait donc que les plaisirs auxquels il se livre sans mesure & d'une manière éfrenée, sont suivis d'inconvéniens beaucoup plus grands que les plaisirs qu'il goûte. Alors, pour peu qu'il fasse usage de sa raison, ne conclura-t-il pas, que même par rapport à la satisfaction & au contentement qu'il recherche, il doit se priver de certaines satisfactions & de certains plaisirs? Le plaisir, payé par la douleur, disoit un des plus délicats Epicuriens du monde, ne vaut rien & ne peut rien valoir; à plus forte raison, un plaisir payé par une grande douleur, ou un seul plaisir payé par la privation de mille autres plaisirs; la balance n'est pas égale. Si vous aimez votre bonheur, aimez le constamment.

gardez vous de le détruire , par le moyen même que vous employez afin de vous le procurer. La raison vous est donnée pour faire le discernement des objets où vous le devez rencontrer plus complet & plus constant. Si vous me dites , que le sentiment du présent agit uniquement dans vous & non pas la pensée de l'avenir , je vous dirai , qu'en cela même vous n'êtes pas Home ; vous ne l'êtes que par la raison & par l'usage que vous en faites : Or cet usage consiste dans le souvenir du passé & dans la prévoyance de l'avenir , aussi bien que l'attention au présent.

Ces trois rapports du tems sont essentiels à notre conduite : Elle doit nous inspirer de choisir dans le tems présent pour le tems à venir , les moyens que dans le tems passé nous avons reconus les plus propres à parvenir au bonheur ; ainsi pour y arriver , il ne s'agit pas de regarder précisément en chaque action que l'on fait , ou en chaque parti que l'on embrasse , ce qui s'y trouve de plaisir ou de peine. Dans les partis opposés de la *Vertu* ou du *Vice* , il se trouve , de côté & d'autre , de l'agrément & de désagrément ; il faut en voir le résultat dans la suite générale de la vie , pour en faire une juste compensation. Il faut examiner , par exemple , ce qui arrive,

roit à deux Homes de même tempérament & de même condition, qui se trouveroient d'abord dans les mêmes occasions d'embrasser le parti de la Vertu ou de la Volupté : Au bout de soixante ans, de quel côté y aura-t-il eu moins de peine, ou moins de repentir, plus de vraie satisfaction & de tranquillité ? S'il se trouve que c'est du côté de la Sagesse ou de la Vertu, ce sera conduire les Homes à leur véritable bonheur, que d'attirer leur attention sur un Traité de Morale qui contribue à cette fin. Si la plupart des Homes, malgré le desir empreint dans leur ame de devenir heureux, manquent néanmoins à le devenir, c'est que volontairement séduits par l'apas trompeur du plaisir présent, ils renoncent, faute de prévoir l'avenir & de profiter du passé, à ce qui contribueroit davantage à leur bonheur, dans toute la suite de leur vie. Il s'ensuit de tout ce que l'ont vient de dire, que la *Vertu* est plus féconde en sentimens délicieux, que le *Vice*; & par conséquent qu'elle est un *Bien* plus grand que lui, puis que le *Bien* se mesure au plaisir, qui seul nous rend heureux.

Mais ce qui donne à la *Vertu* une si grande supériorité sur tous les autres *Biens*, c'est qu'elle est de nature à ne devenir jamais mal par un mauvais usage. Le regret

du passé, le chagrin du présent, l'inquiétude sur l'avenir, n'ont point d'accès dans un cœur que la Vertu domine; parce qu'elle renferme ses desirs dans l'étendue de ce qui est à sa portée, les conforme à la raison, & qu'elle les soumet pleinement à l'ordre immuable qu'a établi une Souveraine Intelligence. La Vertu écarte de nous ces douleurs, qui ne sont que les fruits de l'intempérance; les plaisirs de l'esprit marchent à sa suite, & l'accompagnent jusques dans la solitude & dans l'adversité. Elle nous affranchit, autant qu'il est possible, du caprice d'autrui & de l'empire de la Fortune; parce qu'elle place nôtre perfection, non dans une possession d'objets toujours prêts à nous échaper, mais dans la possession de DIEU même, qui veut bien être nôtre récompense. La mort, ce moment fatal, qui désespère les autres Homes, parce qu'il est le terme de leurs plaisirs & le commencement de leurs douleurs, n'est, pour l'Home vertueux, qu'un passage à une vie plus heureuse. L'Home voluptueux & passionné ne voit la mort que come un fantôme affreux, qui à chaque instant fait un nouveau pas vers lui, empoisonne ses plaisirs, aigrit ses maux, & se prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il envisage en elle de plus heureux,

feroit qu'elle le plongeât pour toujours dans l'abîme du n'éant. Mais cette honteuse espérance est bien combattue, dans le fond de son ame, par l'autorité de la Révélation, par le sentiment intérieur de son indivisibilité personnelle, par l'idée d'un Dieu juste & tout-puissant. Le sort de l'Homme parfaitement vertueux est bien différent: La mort lui ouvre le sein d'une Intelligence bienfaisante, dont il a toujours respecté les Loix & ressenti les bontés. (Cet Art. & le suivant sont de M. l'Abé YVON.)

BIENHEUREUX. Ce terme, *en Théologie*, signifie ceux à qui une vie pure & exempte de toutes souillures, ouvre le Royaume des Cieux. Qui pourroit peindre l'étonnement de l'Ame, lors que la mort venant à déchirer tout à coup le voile qui l'environne dans un Corps mortel, & à rompre tous les liens qui l'y attachent, elle est admise à la vision claire & intuitive de la Divinité? Là se dévoilent à ses yeux les profondeurs incompréhensibles de l'Etre Divin, la grandeur inéfabable de son unité, & les richesses infinies de son essence: Là disparaissent les contradictions apparentes des mystères, dont la hauteur étone nôtre raison, & qui sont envelopés & come scellés pour nous dans les Ecritures: Là s'allume dans l'Ame cet amour immense, qui ne

s'eteindra jamais , parce que l'Amour Divin fera son aliment éternel.

Bienheureux se dit, en *Morale*, de ceux qui coulent, dans une heureuse tranquillité, des jours purs & exemts de nuages & de tempêtes &c.

BONHEUR, f. m. (*Morale*) se prend ici pour un état, une situation telle qu'on en desireroit la durée sans changemens; & en cela le BONHEUR est différent du *Plaisir*, qui n'est qu'un sentiment agréable, mais court & passager, & qui ne peut jamais être un état.

Tous les Hommes se réunissent dans le desir d'être heureux. La Nature nous a fait à tous une loi de nôtre propre *bonheur*. Tout ce qui n'est point *bonheur* nous est étranger: Lui seul a un pouvoir marqué sur nôtre cœur; nous y sommes tous entraînés par une pente rapide, par un charme puissant, par un atrait vainqueur; c'est une impression inéfaçable de la Nature, qui l'a gravé dans nos cœurs, il en est le charme & la perfection.

Les Hommes se réunissent encore sur la nature du *bonheur*. Ils conviennent tous qu'il est le même que le plaisir, ou du moins qu'il doit au plaisir ce qu'il a de plus piquant & de plus délicieux. Un *bonheur*, que le plaisir n'anime point par intervalles,

& sur lequel il ne verse pas ses faveurs, est moins un vrai *bonheur* qu'un état & une situation tranquille : C'est un triste *bonheur* que celui là. Si l'on nous laisse dans une indolence paresseuse, où nôtre activité n'ait rien à saisir, nous ne pouvons être heureux. Pour remplir nos desirs, il faut nous tirer de cet assoupissement où nous languissons ; il faut faire couler la joie jusqu'au plus intime de nôtre cœur, l'animer par des sentimens agréables, l'agiter par de douces secousses, lui imprimer des mouvemens délicieux, l'enivrer d'une volupté pure, que rien ne puisse alterer. Mais la condition humaine ne comporte point un tel état : Tous les momens de nôtre vie ne peuvent être filés par les plaisirs. L'état le plus délicieux a beaucoup d'intervalles languissans. Apès que la première vivacité du sentiment s'est éteinte, le mieux qui puisse lui arriver, c'est de devenir un état tranquille. Nôtre *bonheur* le plus parfait dans cette vie, n'est donc, *qu'un état tranquille, semé çà & là de quelques plaisirs qui en égaient le fond.*

Ainsi la diversité des sentimens des Philosophes sur le *bonheur*, regarde non sa nature, mais sa cause éficiente. Leur opinion se réduit à celle d'ÉPICURE, qui faisoit consister essentiellement la félicité dans

le plaisir. . . La possession des biens est le fondement de nôtre *bonheur*, mais ce n'est pas le *bonheur* même; car que feroit-ce, si les ayant en nôtre puissance, nous n'en avions pas le sentiment? Ce Fou d'*Athènes*, qui croyoit que tous les Vaisseaux, qui arrivoient au Pirée, lui appartenoient, goûtoit le *bonheur* des richesses sans les posséder; & peut être que ceux à qui ces Vaisseaux appartenoient véritablement, les possédoient sans en avoir de plaisir. Ainsi lors qu'ARISTOTE fait consister la félicité dans la conoissance & dans l'amour du souverain bien, il a aparemment entendu définir le *bonheur* par ses fondemens; autrement il se feroit grossièrement trompé, puis que si vous sépariez le plaisir de cette conoissance & de cet amour, vous verriez qu'il vous faut encore quelque chose pour être heureux. Les *Stoïciens*, qui ont enseigné que le *bonheur* consistoit dans la possession de la sagesse, n'ont pas été si insensés, que de s'imaginer qu'il falût séparer de l'idée du *bonheur* la satisfaction intérieure que cette sagesse leur inspiroit. Leur joie venoit de l'ivresse de leur ame, qui s'aplaudissoit d'une fermeté qu'elle n'avoit point. Tous les Homes en général conviennent nécessairement de ce principe; & je ne sais pourquoi il a plû à quelques Auteurs de les

mettre en opposition les uns avec les autres, tandis qu'il est constant, qu'il n'y a jamais eu parmi eux une plus grande uniformité de sentimens que sur cet article. L'*Avaro* ne se repaît que de l'espérance de jouir de ses richesses, c'est-à-dire, de sentir le plaisir qu'il trouve à les posséder. Il est vrai qu'il n'en use point; mais c'est que son plaisir est de les conserver: Il se réduit au sentiment de leur possession; il se trouve heureux de cette façon; & puisqu'il l'est, pourquoi lui contester son *bonheur*? Chacun n'a-t-il pas droit d'être heureux selon que son caprice en décidera? L'*Ambitieux* ne cherche les Dignités, que par le plaisir de se voir élevé au dessus des autres. Le *Vindictif* ne se vengeroit point, s'il n'espéroit de trouver sa satisfaction dans la vengeance.

Il ne faut point opposer à cette maxime, qui est certaine, la Morale & la Religion de J. C. notre Législateur, & en même tems nôtre Dieu, lequel n'est point venu pour anéantir la nature, mais pour la perfectionner. Il ne nous fait point renoncer à l'amour du plaisir, & ne condane point la Vertu à être malheureuse ici bas. Sa Loi est pleine de charmes & d'atraits; elle est toute comprise dans l'amour de Dieu & du Prochain. La source des plaisirs légitimes ne coule

pas moins pour le Chrétien, que pour l'Home profane; mais dans l'ordre de la grace, le Chrétien est infiniment plus heureux par ce qu'il espère, que par ce qu'il possède. Le *bonheur* qu'il goûte ici-bas devient pour lui le germe d'un *bonheur éternel*. Ses plaisirs sont ceux de la modération, de la bienfaisance, de la tempérance, de la conscience; plaisirs purs, nobles, spirituels, & fort supérieurs aux plaisirs des sens.

Un Home, qui prétendrait tellement subtiliser la Vertu, qu'il ne lui laissât aucun sentiment de joie & de plaisir, ne ferait assurément que rebuter notre cœur. Telle est sa nature, qu'il ne s'ouvre qu'au plaisir; lui seul en fait manier tous les replis & en faire jouer les ressorts les plus secrets. Une Vertu, que n'accompagneoit pas le plaisir, pourroit bien avoir nôtre estime, mais non nôtre attachement. J'avoue qu'un même plaisir n'en est pas un pour tous: Les uns sont pour le plaisir grossier, & les autres pour le plaisir délicat; les uns pour le plaisir vif, & les autres pour le plaisir durable; les uns pour le plaisir des sens, & les autres pour le plaisir de l'esprit; les uns enfin pour le plaisir du sentiment, & les autres pour le plaisir de la réflexion; mais tous, sans exception, sont pour le plaisir.

On peut lire dans M. DE FONTENELLE les réflexions foibles & judicieuses qu'il a écrites sur le *bonheur*. Quoi que notre *bonheur* ne dépende pas en tout de nous, parce que nous ne sommes pas les maîtres d'être placés par la Fortune dans une condition médiocre, la plus propre de toutes pour une situation tranquille, & par conséquent pour le *bonheur*, nous y pouvons néanmoins quelque chose par notre façon de penser.

(L'Article sur le *Bonheur*, que nous venons de transcrire, est de M. l'Abbé PESTRE; & les deux suivans sont de M. DIDEROT.)

BONHEUR, PROSPÉRITE', (Gramm.) termes relatifs à l'état d'un Etre qui pense & qui sent. Le *bonheur* est l'effet du hasard; il arrive inopinément. La *prospérité* est un *bonheur* continu, qui semble dépendre de la bonne conduite. Les Fous ont quelquefois du *bonheur*. Les Sages ne prospèrent pas toujours. On dit du *bonheur* qu'il est grand, & de la *prospérité* qu'elle est rapide. Le *bonheur* se dit, & du bien qui nous est arrivé, & du mal que nous avons évité. La *prospérité* ne s'entend jamais que d'un bien augmenté par degrés. Le Capitole sauvé de la surprise des Gaulois par les cris des Oies sacrées, dit M. l'Abbé GIBARD, est un trait qui montre le grand

bonheur de^s Romains ; mais ils doivent à la sagesse de leurs Loix & à la valeur de leurs Soldats, leur longue *prospérité*.

BE'ATITUDE, BONHEUR, FE'LICITE', (Gramm.) termes relatifs à la condition d'un Etre qui pense & qui sent. Le *bonheur* marque un Home riche des biens de la Fortune ; la *félicité*, un Home content de ce qu'il en a ; la *béatitude*, l'état d'une Ame que la présence immédiate de son Dieu remplit, dans ce monde-ci ou dans l'autre ; état qui seroit au dessus de toute expression, sans doute, si nous le conoissions. Le *bonheur* excite l'envie ; la *félicité* se fait sentir à nous seuls ; la *béatitude* nous attend dans une autre vie. La jouissance des biens fait la *félicité* ; leur possession le *bonheur* ; la *béatitude* réveille une idée d'extase & de ravissement, qu'on n'éprouve ni dans le *bonheur*, ni dans la *félicité* de ce monde. C'est aux autres à faire nôtre *bonheur* ; nôtre *félicité* dépend davantage de nous ; il n'y a que Dieu qui puisse nous conduire à la *béatitude*. Le *bonheur* est pour les Riches, dit M. l'Abé GIRARD dans ses *Sinonimes* ; la *félicité* pour les Sages ; & la *béatitude* pour les Pauvres d'esprit.

FE'LICITE', f. f. (Gramm. & Morale), est l'état permanent, du moins pour quelque tems, d'une Ame contente, & cet état

est bien rare. Le *bonheur* vient du dehors, c'est originairement une *bonne heure*. Un *bonheur* vient, on a un *bonheur*; mais on ne peut dire, *il m'est venu une félicité, j'ai eu une félicité*; & quand on dit, *cet Homme jouit d'une félicité parfaite*, une alors n'est pas prise numériquement, & signifie seulement qu'on croit que sa *félicité* est parfaite. On peut avoir un *bonheur* sans être heureux. Un Homme a eû le *bonheur* d'échapper à un piège, & n'en est quelquefois que plus malheureux; on ne peut pas dire de lui, qu'il a éprouvé la *félicité*. Il y a encore de la différence entre un *bonheur* & le *bonheur*; différence que le mot *félicité* n'admet point. Un *bonheur* est un événement heureux. Le *bonheur*, pris indéfiniment, signifie une suite de ces événemens. Le *plaisir* est un sentiment agréable & passager; le *bonheur*; considéré come sentiment, est une suite de plaisirs; la *prospérité* une suite d'heureux événemens; la *félicité* une jouissance intime de sa prospérité. . . Le *bonheur* paroît plutôt le partage des Riches qu'il ne l'est en effet; & la *félicité* est un état dont on parle plus qu'on ne l'éprouve. Ce mot ne se dit guère en prose au pluriel, par la raison que c'est un état de l'Ame, come tranquillité, sagesse, repos &c.

Article de M. DE VOLTAIRE,



PENSEES DIVERSES.

ON ne voit par tout que des Académies : Leur nombre est plus grand , que celui des bons Ecrivains : M. DE T. avoit fait un gros Livre sous le titre de *Réformateur des Académies*. L'Ouvrage, quoique pesant , contenoit beaucoup d'excellens traits. Il dévelopoit fort bien la futilité de ce grand nombre d'Etablissémens littéraires. On conseilla à M. DE T. de réformer son réformateur, & de le réduire à une petite brochure , composée de beau , & de bon. Qu'il ait suivi le conseil, ou non , il ne corrigera pas l'abus. Ils sont trop difficiles à détruire. D'ailleurs un abus de plus ou de moins n'est qu'une bagatelle à l'égard de la somme totale, somme immense !

* On convient que l'Opinion est la Reine du monde ; on ne peut disconvenir que l'Intérêt n'en soit le Roi ; Monarque digne de ses vils sujets. Tout ne peut manquer d'aller obliquement, sous de pareils Maîtres.

* Il est assés rare qu'un Home raisonnable soit l'Ami d'une belle Femme ; il est son Amant, ou rien.

* On pardone difficilement le défaut de confiance, parce qu'il avoisine l'indifférence ou le mépris.

* Le Cœur livré à une passion dominante croit que toutes les autres sont anéanties pour lui; il se trompe; elles entrent toutes pour quelque chose dans la passion dominante. Les passions sont comme les cordes d'un Instrument: Pincez en une, celle là seul fera du bruit; mais toutes les autres frémiront, à proportion de leur éloignement de celle qu'on a touché.

* Nous sommes bien condamnés à l'incertitude; les faits même, quand ils sont passés, parviennent difficilement jusqu'à nous: Il reste du doute sur les tems, sur les circonstances, sur les causes, souvent sur le fait même. Combien en est-il de curieux, d'intéressans, de célèbres sur lesquels l'Histoire ne s'accorde pas? Un Historien dit oui, l'autre non, un troisième ni oui ni non; l'un raconte un Evénement d'une façon; l'autre d'une façon différente. J'ai connu un Historien, vivant dans le Pays où les choses qu'il vouloit écrire s'étoient passées, & presque dans le même tems; malgré tous ses soins, il ne lui fut pas possible de s'affurer du détail des faits principaux. L'Auteur dont je parle

écrivit cependant son Histoire; il n'est pas douteux que la plupart de ses Lecteurs ne prennent le tout pour bon & valable.

* Les Femmes sont bien malheureuses; la nature, l'éducation, la flaterie tout concourt à les rendre plus imparfaites encore que les Hommes: La Religion seule vient à leur aide; sans cela il seroit presque aussi rare de leur voir faire une belle action, que de voir naître une Fleur brillante sur un aride Rocher.

* Voulez vous que le vrai plaisir,
Ce divin Enfant du desir,
Vous rende heureux par sa présence?

Recevez le toujours dans l'ombre & le silence;
Le moindre bruit
Réveille son humeur craintive;
Le plaisir fuit,
La peine arrive.

* Les Rois de France ont un droit légitime sur l'Empire des *Paléologues*, s'il est vrai, ainsi qu'on le prétend, qu'ANDRÉ, Despote de *Romanie*, seul héritier de son Oncle CONSTANTIN, dernier Empereur Grec de *Constantinople*, céda tous ses droits sur l'Empire à CHARLES VIII. & à ses Successeurs. Si les Rois de France vouloient faire valoir ce titre, les *Turcs* pourroient répondre, que tout Etat despotique apar-

fiënt à celui qui en est le possesseur actuel ; ensuite ils pourroient oposer la prescription ; enfin ils trouveroient leurs meilleures raisons dans leurs Arcenàux. Les Puissances de l'Europe, pour conserver l'équilibre, ne manqueroient pas de séconder ces dernières raisons, par des raisons de même nature. Tous ces fillogismes pourroient bien n'être que des sophismes, si certain Logicien du *Nord-Est* avoit les droits & les forces de la *France*, avec le dessein de les mettre en œuvre.

* J'ai sous les yeux un Ouvrage excellent pour ceux qui aiment à croire : C'est un nouveau *Traité de métaphisique*, dont tous les articles sont terminés par ces mots d'usage : *Ce qu'il falloit démontrer*. Des démonstrations en métaphisique ? Nous nous contenterions bien d'avoir des preuves.

* Un seul mot suffit quelque fois, pour doner une idée juste du caractère de la persone qui parle : Telle est la réponse, si connue, de Madlle. DE LAMOIGNON. BOILEAU vouloit inocenter la satire auprès d'elle ; il demanda à Madlle. DE LAMOIGNON s'il n'étoit pas permis de médire d'un Hérétique ? Non, dit-elle, c'est un Chrétien. D'un Juif ? Non, un Juif est un Home. . . . Mais du Grand Turc ? . . . Encore moins, c'est un Souverain, on lui

doit du respect. Mais enfin Mad'le. ne pouroit on pas faire une satire contre le Diable ? Non, répondit-elle, après avoir rêvé à cette singulière question ; non, pas même contre le Diable, il ne faut dire du mal de personne. Sur ce mot on conoit Madlle. DE LAMOIGNON come si on avoit vécu avec elle. Voilà la Femme estimable, sa réponse vaut mieux que la meilleure Satire de BOILEAU.

* *Si l'Homme avoue*, dit MONTAGNE, *l'ignorance des causes premières & des principes, qu'il ne quite hardiment tout le reste de sa science ; si le fondement lui faut, son discours est par terre.* Nous vous quittons, MONTAGNE, toute notre science : Ce que nous savons certainement des causes premières & des principes, ce que tous les homes en ont jamais sù, est si peu de chose, en comparaison de l'immensité du douteux & de l'inconu, que notre science ne vaut pas la peine de vous la disputer.

* Le monde est plein de gens qui n'ont rien que de médiocre, excepté la vanité : Ils seront célebres à quelque prix que ce soit, dussent ils, nouveaux *Stalites*, monter au haut d'une Colone, pour attirer les yeux : Ils réussissent à se faire regarder, à se faire admirer des uns, à faire pitié aux autres.

* L'Écriture Sainte nous apprend, que le nombre des fots est infini: Quand même elle ne nous l'eut pas appris, quiconque a des yeux & des oreilles n'auroit pas ignoré cela long tems.

* Quelqu'un a blamé BOILEAU d'avoir traité ALEXANDRE d'enragé, d'écervelé. Les termes sont forts, à la vérité, mais il est sûr que le fougueux LANGELI fit au moins trois énormes folies. La première de refuser la moitié de l'Empire des *Perfes*, avec la main de la plus belle Princesse de l'Asie; la seconde de se faire adorer comé un Dieu ridicule; & la troisième, qui ne fût pas la moindre, de se tuer par la débauche & l'abrutissement. CHARLES XII. dit on, déchira la page où DESPREAUX fait l'éloge d'ALEXANDRE. Cela est très croyable. Si CHARLES eût aimé le vin avec fureur, & un peu les Femmes, il seroit lui même une Copie affés fidèle de cet étrange Original.

* L'habitude a tant d'empire sur le commun des Homes, que très souvent elle leur fait négliger leurs propres intérêts. Rarement peuvent ils se résoudre à quitter le chemin batu, pour en prendre un meilleur: Cependant l'Home est un Animal inconstant. Pauvres Humains! Que vous êtes de singulières Créatures!

* Vous n'avez pas assez d'estime pour moi, disoit Madlle.. à son Amant. De l'estime ! répondit celui ci : Comment pouvez vous me parler d'un sentiment si froid ? De l'estime ! Languissante misère ! Est-elle digne d'entrer dans notre délicieuse liaison ? Est-elle comparable à l'amour ardent que vous m'inspirés ? Madlle.. croyoit qu'il étoit possible d'avoir pour son sexe autant d'estime que d'amour. On voit même quelque fois des Homes qui pensent come elle ; mais ce sont de bons Homes.

* *Obium* est une expression qui n'étoit pas faite pour être alliée avec *theologicum*, *phiscum*, *orticum*, *mathematicum*. &c. &c. mais la vanité, & le misérable amour propre savent fort bien concilier tous ces termes.

* Les *Vénitiens*, si renommés par leur politique, en ont manqué à l'égard du comerce ; ils se laissèrent enlever par les *Portugais*, & les *Hollandois*, les profits immenses qu'ils faisoient ; dès que les Marchandises de l'Orient ne furent plus portées à *Al'èxandrie*, ils négligèrent le Comerce ; ils pouvoient imiter leurs Rivaux, & prendre la route de *Surate* & de *Canton* ; ils préférèrent de conquérir quelques *Bicoques* dans *l'Archipel*, & en *Dalmatie*

& ils ont renouvelé avec les Turcs le combat du pot de terre, contre le pot de fer.

* Autre-fois l'Europe entière étoit ravagée par un Monstre hermaphrodite, qui n'en désolé plus aujourd'hui qu'environ la moitié: On est embarrassé à déterminer, si ce Monstre est plus nuisible, ou plus ridicule: Il porte nécessairement avec lui l'inutilité, la stérilité, & la mort. La défaite de cet Hyde procureroit au Vainqueur plus de richesses & de gloire, que le gain de dix batailles. Pour le terrasser il ne faut que le vouloir. N'est-il donc plus d'ALCIDE? Les statues sont toutes prêtes, avec l'Inscription: *Au Bienfaiteur de l'Humanité.*





L'ECOLE DES NEGOCIANS.

JEAN BILLD, Négociant de *Londres*, laissa à GEORGES & à CHARLES ses Fils, une riche Succession à partager : Ils trouvèrent, dans le Livre de raison de leur Père, des Maximes dont la pratique n'est, *dit-on*, ni rare, ni difficile.

MAXIMES DE JEAN BILLD SUR LE COMMERCE.

Le but de celui qui entreprend un Commerce doit être de faire fortune, & de la faire le plus promptement qu'il est possible.

Deux chemins conduisent à ce but : Le premier est celui de la probité : Chemin long, pénible, & qui n'est guère fait que pour les gens pusillanimes. Le deuxième est celui de l'adresse, ou de l'habileté ; il est plus court, plus sûr, & ne présente aucun autre danger, que celui de perdre un peu de ce qu'on appelle honneur ; mais quand on est parvenu à la fortune, on est assuré de retrouver avec elle autant ou plus d'honneur qu'on n'en avoit perdu sur la route.

Ce principe est si naturel que les Européens en arrivant à la *Chine*, virent qu'il y étoit solidement établi, & habilement mis en œuvre. L'Acheteur, disent sagement les Marchands Chinois, acheteroit nôtre marchandise pour rien, s'il lui étoit possible. Nôtre droit à son égard, est le même que le sien, par raport à nous. Il nous est donc libre de lui vendre aussi cher que nous pouvons.

Il faut remarquer, que le principe chinois doit être renfermé dans ses justes bornes. Un Home veut acheter de moi un article qui vaut exactement Dix Ecus. Cet Home prendroit volontiers ma marchandise pour rien. Pour que tout soit égal entre nous, je puis la lui vendre Vingt Ecus, & pas d'avantage. Si je la vendois au de-là de Vingt Ecus, je craindrois qu'il n'y eût injustice de ma part.

M. BILLD entroit ensuite dans tous les détails nécessaires. Il n'avoit pas négligé de traiter la matière des Faillites: Il avoit fait autrefois lui même une Banqueroute si heureuse, si habilement placée, qu'il en marcha dans la suite bien plus rapidement à la fortune.

L'Écrit de M. BILLD affecta différemment ses deux Fils. GEORGES n'étoit

presque jamais sorti des Magazins de son Père ; il conoissoit , & aprouvoit assés son merveilleux Siftème. Pour CHARLES, qui avoit beaucoup plus comércé avec les Marchandes qu'avec les Marchands , & qui avoit fréquenté d'honêtes gens , il fut étrangement surpris. Que dites vous de tout ceci mon Frère , demanda-t-il à GEORGES ? ... J'en dis... que nous avons chacun près de cinquante mille pièces. Tant pis, mon Frère , reprit celui-ci , tant pis ; je voudrois que nous n'eussions rien. Nos richesses sont acquises illégitimement ; parlons net, elles sont des vols ; il faut nous défaire de ces richesses odieuses ; il faut restituer. GEORGES l'interrompit avec emportement : Vous êtes un fou, un furieux. Restituer ! Bon Dieu restituer , quel mot ! Jamais Négociant s'est il servi de cette expression scandaleuse ? CHARLES se leva , & regardant froidement son Frère : Je vous conois , lui dit-il , & je vous méprise, adieu.

En peu de jours CHARLES réalisa tous ses fonds. Il en prit d'abord environ Deux mille Livres, qui lui revenoient du bien de sa Mère. Le reste fut destiné à payer les Créanciers qui avoient perdu dans la Banqueroute de son Père. Il leur fit parvenir leurs fonds avec ce billet.

MONSIEUR !

Ci joint en Billets sur la Banque la somme de . . . qui vous est légitimement due par une personne, qui souhaite que vous ne fassiez aucune démarche pour la découvrir.

A Londres le 21. Juillet 17...

Ces payemens faits, CHARLES se logea dans un quartier de la Ville fort éloigné du sien : Il résolut de renoncer au Commerce ; & de se retirer à la *Jamaïque*. Il lui restoit encore assez d'argent, pour acquérir une petite Possession, dans laquelle il espéroit de vivre ignoré, & tranquille.

Pendant que CHARLES faisoit un si noble emploi de son bien, GEORGES faisoit du sien un usage fort différent. Il donnoit dans le plus grand faste : Son dessein étoit d'en imposer au public, & de passer pour beaucoup plus riche qu'il n'étoit en effet. Il avoit jetté les yeux sur *Miss FANNI OLRUSE*, dont le mérite & les graces plaisoient un peu moins à GEORGES, que les biens immenses qu'elle devoit attendre de M. OLRUSE son Père. Quoique GEORGES eût une figure avantageuse, ses hommages ne furent point agréés par

Miss FANNI, qui par hazard étoit une Fille raisonnable. L'Amant rebuté eût recours à l'autorité paternelle : Il fit parler à *M. OLROUSE*, qui répondit très simplement, qu'il avoit assés perdu dans la Banqueroute de *JEAN BILLD*, sans s'exposer à de nouvelles discussions avec son Fils. *GEORGES*, ofensé de cette réponse, n'eût pas la prudence de se taire ; il se plaignit étourdiment. L'affaire fit un bruit, qui parvint jusques aux oreilles du solitaire *CHARLES*. Celui ci pensa qu'il convenoit d'instruire les Créanciers de son Père, qu'ils avoient été payés le 21. Juillet de l'année précédente. Ce qu'il fit par des Billets anonymes.

M. OLROUSE, en confrontant les Billets, vit clairement que les Héritiers de *BILLD* lui avoient payé une Dette que la Loi les dispensoit d'aquiter s'ils l'eussent voulu. Il parla aux autres Créanciers, qu'il trouva également satisfaits. Le procédé de *GEORGES* l'empêcha de le soupçonner d'être l'Auteur d'une si belle action. Si ce n'étoit pas celui-ci, ce ne pouvoit être que son Frère. Il lui fut aisé d'avoir de l'écriture de *CHARLES* : Toutes ses recherches le convinquirent, que sa probité lui avoit fait sacrifier tout le bien de son Père.

Il n'y avoit point à *Londres* de Négociant plus riche, plus généreux, plus honnête home que M. OLROUSE. Touché de la vertu de CHARLES, il se fit conduire chez lui. Avec cette franchise & cette vérité, qui font l'éloquence du cœur, le bon Négociant manifesta toute l'estime qu'il avoit pour CHARLES, lui demanda son amitié, lui offrit la sienne, & les services les plus essentiels. CHARLES, sensible à la bonté du Négociant, accepta son estime & son amitié. Ma Voiture est à la porte, dit M. OLROUSE, partons mon cher Enfant, il faut apprendre le chemin de la Maison de vôtre nouvel Ami.

M. OLROUSE présenta le Jeune-Home à sa Femme & à sa Fille : Elles eurent pour lui ces manières touchantes, que les honnêtes gens, dans la prospérité, ont toujours pour la Vertu malheureuse. Miss FANNI parut à CHARLES trop belle, & trop redoutable : Il résolut d'avancer son départ pour la *Jamaïque*, & de ne voir FANNI que quand il ne pouroit s'en dispenser.

CHARLES ayant sù que M. OLROUSE faisoit charger un Navire pour *Port Royal*, lui demanda passage, & lui fit part du dessein qu'il avoit de se retirer dans quel-

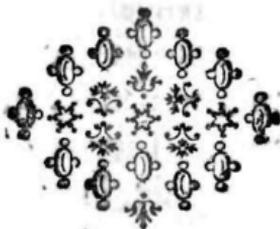
que coin de l'Isle. M. OLROUSE conduisit CHARLES dans son Cabinet, & lui parla ainsi: Vous voulez nous quitter, mon cher CHARLES; mais vous n'avez pas consulté votre Ami; il a sur vous d'autres desseins: J'ai Quinze mille pièces de rente, qui m'atirent tous les jours de la part des premières Familles d'Angleterre, des propositions de mariage pour FANNI; mais un établissement semblable n'est ni de son goût, ni du mien; nous ne nous déterminerons jamais que pour un Home de nôtre condition, & dont le mérite ne soit pas douteux: Il est indifférent qu'il soit riche ou non. J'ai pensé à vous, mon cher BILLD; vous plaisez à FANNI; si elle vous plait aussi, je vous offre la main de cet Enfant chéri.

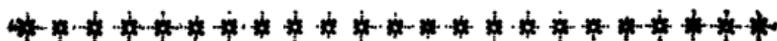
Surpris, confondu par une proposition si étonnante, CHARLES ne pût répondre. Ce trouble, cette émotion, unique, & fidèle expression d'un sentiment extrême, répondoit assés pour lui. Venez, mon cher Enfant, dit M. OLROUSE. Il le conduisit à l'Appartement des Dames. Ah Miss! s'écria CHARLES, quel bonheur, quel excès de bonheur, il m'est permis d'espérer! Votre Père, votre excellent Père... savés vous ce qu'il me promet?.... Je m'en doute, dit en rougissant MISS FANNI... & je m'en réjouis.

Tout concouroit au bonheur de CHARLES: Bientôt il fut complet; il dura même encore après l'Himen; *Miss FANNI*, quoique Femme, jeune, & riche, fut toujours raisonnable, tendre, & fidèle. Dans cette Avanture tout fut extraordinaire.

Les bones gens, qui entendirent parler de cet Evénement, louoient la Providence, qui courone quelquefois la Vertu dans ce monde, & qui la récompense toujours, du moins par la paix du cœur.

GEORGES, médiocrement satisfait du Mariage de son Frère, ne pût disconvenir, que la probité ne conduisit par fois à la Fortune; mais, disoit-il, cela est si rare, si rare, qu'on n'en doit rien conclure contre les merveilleuses Maximes de mon Père: Maximes affés communes dans l'Ecole du Commerce.





P R E C I S

D'UNE LETTRE DE M. LE DOCTEUR
 M*** *aux Editeurs, sur le danger des
 Livres de Médecine Pratique en Langue
 vulgaire; pour servir de Réfutation à la
 Critique inserée dans le Journal de Mars,
 contre la Lettre de M. le Docteur D**
 sur la Médecine.*

Ne Sutor ultra crepidam.

R IEN de plus sensé, MESSIEURS, que
 cet avis de l'Afranchi d'AUGUSTE : C'est
 de son exécution que dépend l'ordre qui
 doit régner dans le monde. Si l'observa-
 tion de cette Règle est essentielle dans les
 ditérens états de la vie, qui n'ont pour
 but que la fortune des particuliers, com-
 bien son infraction ne sera-t-elle pas dan-
 gereuse dans la Médecine, qui a pour ob-
 jet la santé & la vie des Homes? Il
 n'est pas nécessaire, je pense, de faire de longs
 raisonnemens pour soutenir ce Principe ;
 passons à l'examen de la Question, *Si les
 Livres de Médecine pratique, écrits en Lan-
 gue vulgaire, sont dangereux, & peuvent
 conduire à ces désordres funestes à l'humana-
 nité, qu'une bonne Police doit tâcher de pré-
 venir?*

Sans employer une foule de raisonnemens , qui se présentent à la fois , je veux me borner aux conséquences qui découlent nécessairement des principes même du Critique Il dit d'entrée : *Je crois la Médecine très certaine , en elle même , comme bien d'autres sciences ; mais très incertaine , par la foible intelligence de ceux qui s'y appliquent.*

A moins que de prêter un sens absurde au Critique, on ne peut pas croire qu'il ait voulu dire autre chose si-non, que la Médecine est si difficile , que ceux même qui se vouent entièrement à son étude , sont dans le cas d'errer encore très souvent. Si c'est là son idée , bien loin d'en disconvenir , personne ne fait mieux que ceux qui pratiquent cet Art difficile , combien cette proposition est incontestable. HIPOCRATE l'a exprimée d'une manière bien énergique , en s'écriant , *Ars longa , vita brevis !* Mais ce sont ces difficultés même , qui rendent les Livres de Médecine en Langue vulgaire très dangereux , puisqu'ils ne peuvent donner qu'une idée superficielle d'une science , que la vie d'un homme ne suffit pas pour approfondir. Et quelle personne raisonnable pourra croire , que si le plus habile Médecin est encore sujet à faire des fautes , celui qui n'est pas

apellé par état à pratiquer la Médecine, n'en fera pas infiniment plus? Il n'a pour toute direction que des Livres, où il est impossible de détailler les symptômes de façon à pouvoir être distingués par des Novices; cependant il ne s'agit pas moins que de la vie d'un homme, & peut-être même de plus; car des remèdes mal appliqués peuvent causer des maux, qui rendent le reste de la vie si facheuse, que la mort seroit de beaucoup préférable.

Mais ce qu'il y a de frappant, c'est que l'on ne peut rien dire de plus fort contre les Livres de Médecine en Langue vulgaire, que ce que l'Anonime dit lui-même page 269: *Ces Bourreaux de la Medecine & des Malades, vulgairement apellés Maiges, & que l'on pourroit plus justement nommer Empoisonneurs publics; ces misérables ont une routine aveugle, & ce sont précisément eux qui apliquent les Remèdes sans discernement.*

Oui Monsieur le Critique, rien de plus vrai, & c'est come vous le dites un grand mal. Mais qu'est ce qui y a donné naissance, sinon les Livres de Médecine en Langue vulgaire? Où ont-ils puisé les Recettes des Remèdes qu'ils employent? Ce n'est pas dans les Ecoles; ils n'y ont jamais été. Ce n'est pas dans les Livres Latins; ils ignorent cette Langue. Ce ne

peut donc être que dans des Livres de Médecine en Langue vulgaire ; & dans ces cas, comment pouvez vous approuver la cause, en blamant les effets ?

Cette même cause, qui a produit les *Maiges*, les Charlatans, est la seule qui puisse les conserver & les multiplier. On fait qu'ils ne sont rien moins que disposés à communiquer le peu de science qu'ils ont ; tous sans exception, sont extrêmement portés au mystère ; ce n'est même que par là qu'ils soutiennent leur vogue, en sorte qu'ils sont rarement des Elèves. Mais le succès que la crédulité du Peuple leur a fait avoir, encourage des gens aussi éfrontés qu'eux à courir la même carrière. Ils trouvent un Livre de Médecins à leur portée, y puisent quelques Recettes, & voilà un nouvel *Empoisonneur*.

Un Curé, ou un Ministre, avec les meilleures intentions du monde, ne fera peut-être guère moins de mal. Il n'y aura que la bourse des malades qui en souffrira moins. Trop occupé pour suivre la maladie dans ses différens périodes, trop peu instruit pour varier les remèdes suivant les différentes crises, quel bien pourra-t il procurer à ceux qui se trouveront dans des cas de complication de maux ? Qui nous dira d'ailleurs, que l'aveuglement du Peuple, qui l'empêche d'aller au Médecin,

quand même il en est à portée, ne l'engagera pas à s'adresser plutôt à quelqu'un de ses Confrères, que le même Livre de Médecine aura rendu Empirique, & dont l'éloquence intéressée ne deviendra que trop persuasive ?

Quant au Régent, pourquoi le nom nous en imposeroit-il ? S'ils se mettent une fois à soigner les Malades, la plupart seront bientôt de véritables *Maiges*, plus dangereux encore, parce que, sans être moins ignorans, leurs fonctions, & un peu plus de jargon leur attireront plus de confiance.

En vain notre Auteur voudroit-il tirer *des éloges que le Public de toutes les Nations éclairées a donné à l'Avis au Peuple de M. TISSOT*, une induction favorable aux Livres de Médecine pratique. Sans parler de l'injustice qui accompagne souvent les jugemens du Public, sur des matières qui ne sont pas de sa compétence, il suffit de dire, qu'il a jugé l'Ouvrage pris en lui-même, & indépendamment des effets qu'il pouvoit produire; effets si faciles à prévoir, que M. TISSOT lui-même a crû pour les prévenir, devoir dire expressément : *Toutes ces directions sont uniquement pour ceux qui ne peuvent point avoir de Médecin. . . Les Remèdes les plus simples, donés dans des circonstances différentes, ou sans précaution, peuvent occasioner des maux affreux. Cet*

l'aveu de M. TISSOT porte la conviction, la considération dûe à son mérite personnel, à ses vues patriotiques, fera pour moi une barrière sacrée, & doit être pour le Critique une autorité irréfutable.

Je n'épuiserai pas toutes les contradictions. qui se trouvent dans la Lettre, qui a donné lieu à celle-ci; il suffit d'avoir indiqué les principales. Ses raisonnemens sont presque tous également inconséquens: Il taxe le Médecin qu'il ataque d'avoir eu en vue M. TISSOT, parce, dit-il, *qu'il ne connoit point d'autres Livres de Médecine donné au Peuple en Suisse.* Cependant il y a peu de personnes, qui n'ait quelques autres Ouvrages de Médecine François: *La Médecine des Pauvres, & le Manuel des Dames de la Charité*, par exemple, sont entre les mains de tout le monde.

Il relève en passant ce qu'a dit M. D** que l'abus de la Médecine est plus comun en Suisse qu'ailleurs; c'est cependant une assertion faite depuis longtems: Voici ce que dit CHARLES PATIN, Docteur de la Faculté de Médecine de Paris, dans la Rélation de ses Voyages: *La Médecine se fait tout autrement en Suisse & en Allemagne, qu'à Paris: Si vous en exceptez un petit nombre, ceux là sont les plus savans, & les autres ne parlent que de Secrets & de Miracles; un grain de*

leur poudre noire, jaune, ou blanche suffit pour guérir de toutes sortes de maladies. Un malade se laisse aisément emporter à celui qui lui promet sa guérison en 24 heures, mais il ne s'y trouve pas souvent en état de remercier son Docteur.

Il me paroît qu'il résulte des conséquences du Critique, que si ce n'est pas une perte pour lui de n'être pas Médecin, c'en est encore une bien moindre pour le Public.

Je finirai par une réflexion. Je crois qu'il seroit à souhaiter, pour le bien de l'humanité, que l'on tachât d'attacher dans chaque Paroisse un bon Médecin, qui au moyen d'une Pension seroit obligé de donner ses soins *gratis*, aux malades de son district. Ces pensions pourroient être prises sur les Biens comuns, ou, dans les endroits où il n'y auroit pas de Fonds, une quotifation annuelle y suppleroit. On pourroit même transférer les pensions qui se donent dans les Villes à ceux qui soigneroient les gens de la Campagne: Elles seroient beaucoup mieux employées. Cette idée ne doit pas être suspecte; elle n'est point dictée par l'intérêt, mais par l'amour du bien public.

J'ai l'honneur d'être &c.

Es***. le 19. Mai 1765.



A U X E D I T E U R S .

*Sur la Lettre de M. le Docteur D***. insérée dans le Journal Helvétique d'Avril p. 411.*

M E S S I E U R S

JE pourrois, à la rigueur, me dispenser de repliquer à M. le Docteur D... tout come il auroit pû se dispenser de me répondre ; mais j'aime les *contestations littéraires*, moi, sur-tout quand elles sont sous le voile de l'*incognito*, & dans les bornes d'une honête plaisanterie. Elles m'amusent ; elles peuvent être utiles ; quelques rayons de vérité s'échappent toujours de ces disputes anonimes, à peu près come il sort des étincelles de deux Epées, qui se croisent dans l'obscurité. Les Combatans s'exercent, & se poussent d'autant micux, qu'ils n'ont pas à se ménager. Le Public en profite ; on en rit. Ainsi, ces *Minucies puériles* & *misérables* servent pourtant à quelque chose, & M. le Docteur lui même trouve *tout à fait plaisant d'y entrer.*

J'ai été surpris cependant de le trouver si coulant. En vérité, pour un Docteur, c'est un effort rare d'humilité. Il est vrai que c'est pour *abrèger*; & en effet rien n'abrège autant que de passer condamnation. Eh! M. le Docteur, vous perdez bientôt courage: Vous n'avez cependant pas à faire à un Adversaire bien redoutable. Je dis *un*, car malgré la multiplicité des Lettres initiales de mon nom, je ne suis qu'*un*; mais quand on n'a pas de titre à annoncer, il faut bien y suppléer par quelque autre endroit. De plus, votre Cause est si bone. Reprenez donc les armes... Ah! je ne pensois pas que vous avez dit, dans votre Bonnet de Docteur aparemment, *que vous n'entrerez point dans cette contestation, & que vous n'en avez pas le tems*, Pardon, j'ai encore trop de *Bonhomie Helvétique*, pour vous induire à changer d'avis, & pour empêcher quelques Malades, ou quelques Plaideurs de se ruiner avec toutes les formalités requises par ESCULAPE, ou THEMIS. Je suis sincèrement fâché de vous avoir déjà fait *prendre la peine de me répondre*, & causé par là quelque notable dommage, ou privé l'Univers de quelque Livre de Médecine ou de Droit qui ne puisse faire de mal. Encore quelques

quelques mots, & vous serez débarassé de moi.

N'est-il pas vrai que j'ai rencontré juste, en suposant que vous avez eû en vue *L'Avis au Peuple de M. TISSOT*? Et pourquoi ne faloit-il pas le nommer, puisque je me propoisois de lui marquer mon estime? Pensez vous qu'il le trouve mauvais? Nôtre contestation lui est, je crois, assés indifférente. Le succès de son Livre est bien au dessus de nôtre jugement, & les *Anglois*, ces *Puits de Bons Sens*, qui viennent de le traduire, me paroissent doner un petit échec à vôtre sentiment. Quant au soupçon de jalousie; ne vous fachez pas, M. le Docteur, ce n'est qu'un *soupçon*, fondé, il est vrai, sur une conoissance assés aprofondie de nôtre cher petit amour propre, & sur une multitude de traits, & de probabilités. Ce n'étoit tout au plus qu'un petit avis de vous défier de vous même, & de réprimer ce principe odieux, suposé qu'il eût dicté vôtre Critique. Je n'ai fait par là aucun tort au Genre Humain, ni à vous même, puisque vous restez inconnu. Si vous vous étiez nommé, & qualifié Médecin, alors je me serois contenté de le penser, ou plutôt je doute que vous m'eussiez doné lieu de le penser; car c'est un

§14 JOURNAL HELVETIQUE

Manteau bien comode que *l'incognito*.

Au reste soyez persuadé, je vous prie, mon cher Docteur, que quoique je ne pense pas come vous à cet égard, en pensant *come je peux* & *ccme je veux*, je ne vous en estime pas moins, sans vous connoître. Vous me paroissez, dans le fond, humain, & plein de bones intentions; le souhait qui termine vôtre Lettre, me pénètre sur tout de la plus vive reconnoissance, & je vous assure que si j'étois malade, que vous fussiez par hazard Médecin, & à ma portée, j'aimerois mieux guérir entre vos mains, que d'être occis par le plus Savant *Maitre d'Ecole* muni du plus excellent *Livre*.

Pardon, MESSIEURS, si une partie de ma Lettre s'adresse à M. le Docteur; mais c'étoit à lui à qui je voulois parler; je n'en ai pas moins l'honneur d'être;

M E S S I E U R S

Le 8. Mai 1765.

Vôtre très humble &c.

Et pour ne pas éfaroucher d'avantage M. le Docteur, je signe tout uniment

G E L O P H I L E .



LIVRES NOUVEAUX.

L E VOYAGEUR FRANÇOIS, ou la Connoissance de l'ancien & du nouveau Monde. A Paris, chez VINCENT, Rue St. Severin, 1765. deux Vol. in 12.

L'OUVRAGE, dont on vient de lire le titre, est la production d'un Voyageur curieux, éclairé, possédant les Langues Orientales, né à *Marseille*. Le desir de conoitre les diférens Climats des Etrangers, que le Commerce atire de toute part dans cette Ville maritime, le détermine à faire ses Voyages. Il se propose d'étudier leur esprit, leurs usages, leurs loix, leurs arts, leurs mœurs, leur religion, leur comerce. Il rend compte de ses observations, dans des Lettres écrites à une Dame de ses Amies.

La première Lettre concerne l'Isle de *Chipre*, nom, qui retrace des idées voluptueuses; mais cette Isle, consacrée à la Déesse des Amours, n'est pas séduisante come autrefois. L'Auteur donne un précis des révolutions arivées dans ce Pays, depuis la naissance de VENUS jusqu'au tems

que la Sublime Porte Ottomane s'en empara. Il parle de la fameuse *Fontaine d'Amour*, où il n'arriva, *dit-il*, qu'après avoir côtoyé des Montagnes environées de précipices. Cette Fontaine est un Ruiffeau, qui coule près d'*Acamas*. On dit qu'il rend, à ceux qui boivent de ses eaux, la vigueur qu'ils ont perdue, ou qu'il augmente celle qu'ils ont. Nôtre Voyageur la compare, en badinant, à la *Fontaine de Jouvence*; mais j'eus assez de vertu, *ajoute t-il*, ou peut être d'amour propre, pour ne pas y boire.

Nicosie est la Capitale de cette Contrée. C'est la résidence du Gouverneur Ottoman. Autrefois elle l'étoit de toute la Noblesse Vénitienne établie dans cette Isle, alors sous la Domination de cette République. A en juger par ses ruines, elle a dû être magnifique, & sa résistance contre les Turcs, dans un long siège, prouve qu'elle étoit bien fortifiée. S'en étant rendus maîtres, ces barbares passèrent au fil de l'épée plus de vingt mille Habitans. Les Femmes laides & les Enfans furent brûlés sur le même bucher. On réserva les belles Femmes pour le Serrail du Grand-Seigneur, & les principaux Citoyens, pour orner le triomphe du Général. Plus de vingt-cinq mille Homes du Pays fu-

rent vendus come Esclaves. Aucune des Femmes réservées pour le Serrail n'y arriva: Une d'entr'elles, qui s'étoit fait donner secrètement une mèche alumée, fit sauter le Vaisseau qui la portoit; & celui du Général périt par le même accident. *Cet acte de désespoir, dit l'Auteur, tiens de l'Héroïsme; reste à savoir, si, pour s'exempter de l'Esclavage, il est permis de noyer tant de monde avec soi: Peut être quelques unes de ces belles Captives, eussent-elles préféré le Serrail à la mort.*

L'ancienne Ville de *Chipre* n'est plus aujourd'hui qu'un chétif Village, environé d'un grand nombre d'Edifices ruinés. Ce lieu, autrefois si renommé par ses belles Femmes, a dégénéré sur ce point come sur le reste. En général cependant les Femmes y sont belles, & toutes, jusques aux plus laides, sont portées à la galanterie, même à la débauche. Plusieurs Maris sont jaloux & ne permettent à leurs Femmes de sortir, que pour aller à l'Eglise; mais on choisit souvent l'Eglise même pour décider du sort des Maris.

La Ville d'*Alep* & ses environs font la matière de la seconde Lettre.

La troisiéme traite de *Damas* & de *Mont Liban*. En parlant des particulari-

tés de Damas, il y a un endroit où le Voyageur s'exprime ainsi : *Rien de plus délicieux que les environs de Damas.* MAHOMET les ayant aperçus du haut d'une Montagne, ne voulut point y descendre. Il s'en éloigna, en disant : *Il n'y a qu'un seul Paradis destiné pour l'Home; le mien ne servira pas de ce monde.* On visite sur tout, avec une sorte de vénération le Champ de Damas. C'est une belle & vaste Plaine, où l'on prétend que le Premier Home fut créé. Il dit ensuite, qu'il a voulu la parcourir, & il continue ainsi : *Je comparois le nouvel Eden, avec l'idée qu'on nous a laissée de l'ancien.* Je donois libre carrière à mon imagination : Peut être, disois-je, est-ce là que le Serpent fit sa harangue; peut-être est ce ici qu'ADAM fut séduit par ÈVE. J'aurois voulu apercevoir quelques rejettons de l'Arbre, dont le fruit a causé tant de maux. Je cherchois de l'œil les berceaux où le premier Home & la première Femme parloient d'amour si tendrement, si on en croit MILTON. Enfin je voyois mal ce qui se trouvoit réellement sous mes yeux, pour m'occuper de ce qui n'y étoit pas.

Les Cèdres du Mont Liban, ces Arbres si fameux dans l'Écriture, sont ainsi décrits par nôtre Voyageur : *Ils fleurissent dans la neige & occupent une partie très éle-*

vée de la Montagne du Liban : La grosseur des plus anciens est prodigieuse ; mais leur Trône principal a peu de hauteur. A cinq ou six pieds de terre , il se divise en cinq ou six autres troncs , qui , pris à part , formeroient chacun un gros & grand Arbre. Leur feuillage ressemble à celui du Genévre , qui est , dit-on , le Cèdre de France. Il a donc bien dégénéré dans nos Climats. Les plus gros Cèdres du Mont Liban sont au nombre de vingt. Nous en vîmes une plus grande quantité de moindres , & encore plus de fort petits. La cime de ces derniers s'élève en pyramide come le Cyprés... Celle des grands Cèdres s'élargit & forme un rond parfait... Un fait qui m'a été certifié , c'est que les rameaux des plus grands de ces Arbres , qui , dans la belle Saison , forment une espèce de roue ou de parasol , se resserrent à la chute des neiges , dressent leur pointe vers le Ciel & prennent ensemble la figure d'une Pyramide... Ce mouvement , les met à portée de résister au poids de la neige , qui autrement les acableroit.

L'Auteur entre dans des détails curieux sur les superbes ruines de Balbec ; on peut les lire dans l'Ouvrage même. *Autrefois , continue-t-il , on disoit que VENUS avoit établi sa Cour dans cette Ville ;*

qu'elle y distribuoit les graces & la beauté. Les Femmes de BALBEC passioient en éfet pour les plus belles de toute l'Asie ; elles étoient en même tems les plus galantes. Ce n'est pas la même chose aujourd'hui : Leur vertu semble s'être acrne aux dépens de leurs charmes ; elles sont devenues plus sages & moins belles. On n'y trouve pas non plus ce grand nombre de Musiciens , qui s'y voyoient autrefois. Tous les talens ont disparu avec la beauté des Femmes.

La quatrième Lettre est destinée à faire conoitre la Ville de *Palmire*. Ses ruines font à peu près les seules richesses des Contrées où elle est située. Les anciens Monumens que cette Ville présente donent une haute idée de son antique opulence.

Un amas magnifique de bases , de colonnes d'ordre corinthien , de chapiteaux , les uns renversés & accumulés , les autres de bout , le tout de marbre blanc , forment le coup d'œil le plus imposant & le plus extraordinaire qu'il soit possible d'imaginer. Les misérables Cabanes des modernes Habitans de *Palmire* relèvent la magnificence de ces ruines anciennes. Jamais il n'y eût contraste plus frappant , & plus bizarre. La fondation de cette Ville est attribuée au Roi SALOMON. L'Auteur donne une narration succinte des révolu-

tions qu'elle a effuyées dès lors jusques à nos jours. L'Histoire de ZENOBIE embellit cette narration, La description des Monumens qui restent est curieuse. Il y a quantité d'Inscriptions , accompagnées pour l'ordinaire d'une Traduction Grèque, qui en facilite l'explication. Les Habitans n'ont conservé aucune tradition de l'ancien langage de *Palmire* ; ils ne conoissent actuellement que l'Arabe.

La cinquième, la sixième & la septième Lettre parlent de l'*Egypte*. Nôtre Voyageur débute ainsi : *Noas voiti en' Egipte, ce Pays autrefois se fertile en petites Idoles & en grands Edifices, en prétendus Sages & soi disant Magiciens...* Il espéroit vérifier une partie des éloges donés par de célèbres Auteurs à cette Contrée & à ses anciens Habitans. *Mais*, s'écrie-t il, *quel changement, quelle étrange métamorphose ? En parcourant le bord du Nil, on est sans cesse prêt à demander : Ois sont les Egiptiens, où est l'Egipte ?* L'Auteur fait la description de la Capitale & de l'ancienne *Memphis*. Il entre dans des détails curieux sur les *Piramides*, la fameuse *Statue du Sphinx*, le *Lac Meris*, l'*Obélisque de CLEOPATRE*, la *Colone de POMPEE*, les *Momies*, les *Cataractes du Nil* &c. Il voit ces divers Monumens en Philoso-

phe, & il examine demême les usages & les mœurs des Egiptiens.

Le voisinage de l'*Egipe* & des Etats barbaresques, détermine l'Auteur à faire le Voyage de *Tripoli*, de *Maroc*, d'*Alger*. &c. La huitième & la neuvième Lettre présentent ce que ces différens Pays ofrent de plus curieux.

La dixième, la onzième, & la douzième traitent de son Voyage en *Grèce* & dans les Isles de l'*Archipel*. Après plusieurs courses, il débarque dans l'Isle de *Carfou*. C'est ici, dit-il en y abordant, qu'*ULISSE* fut jetté par la tempête que *NEPTUNE* excita, pour plaire à *CALIPSO*, dont ce Roi d'*Itaque* avoit méprisé les faveurs, & où il fut si bien reçu par *ALCINOUS* Près de là est une petite Plaine riante & fertile, entrecoupée de plusieurs Ruisseaux.... Un Moine Grec.... passablement instruit, me dit, qu'il croyoit que les fameux Jardins d'*ALCINOUS*, si vantés par *HOMERE*, étoient dans ce lieu.... Cette conjecture... me rapella l'avanture de *NAUSICAE*.... qui, en allant au Bain, rencontra l'infortuné Roi d'*ITAQUE*, nouvellement échappé du naufrage....

L'Auteur, voyant l'Isle, ou plutôt le Rocher apellé *Val du Compère*, entre *Ste. Maure* & *Céphalonie*, est surpris, que ce

fut la célèbre *Itaque*, où régna le sage **ULISSE**, & dit qu'il ne falloit rien moins, que les reffources d'un Prince auffi adroit, pour faire fubfifter des Homes dans un lieu, à peine capable aujourd'hui de nourrir les Chèvres qui l'habitent.

En paffant le long des Isles *Strophades*, l'Auteur interrogea des Turcs de l'Equipe, qui avoient été dans ces Isles, pour aprendre ce que l'on y difoit des *Harpies*; mais il n'en pût tirer aucun éclairciffement.

Il laiffa à gauche le Promontoire du *Ténare*, où font plufieurs Gouffres, que les Poètes repréfentoient come les portes de l'Enfer. C'est par là, fuivant eux, qu'**HERCULE** defcendit, pour en tirer le Chien *Cerbère*.

La vue de Cérigo, ou l'Isle de Cithère, dit nôtre Voyageur, cet agréable Pays de VENUS, diffipa les idées fombres que nous avoit données le Ténare. HELENE, cette Beauté, qui mit en feu une partie de l'Asie, nâquit dans cette Isle.... Il ajoute, que l'on devoit s'atendre à une description riante d'un Pays, que l'on pourroit fe figurer un des plus beaux de la Terre. Cependant, dit-il, Cithère n'est qu'un amas de Montagnes ftériles & défertes. La terre n'y produit aucun fruit, & à l'exception

de quelques Tourterelles, les Animaux même, sont en petit nombre.

Miftra occupe présentement la place de l'ancienne *Lacédémone*. L'Auteur donne une description des ruines de *Sparte*. Il parle du *Dromos*, qui étoit un Cirque où la Jeunesse s'exerçoit à la course & à manier les Chevaux. Il conjecture, que c'étoit aussi dans ce Cirque, que les jeunes Filles s'exerçoient à la lute, & à ces danses indécentes ordonnées par les Loix pour que les jeunes Garçons pussent faire choix de leurs Femmes.

MARIA, ou les véritables Mémoires d'une Dame illustre par son mérite, son rang & sa fortune, traduit de l'Anglois. A Londres, & se trouve à Paris chez BANCHE, Quai des Augustins &c. 1765. 2 Vol, in 12.

L'HEROÏNE de cette Histoire fait paroître, dans toute sa conduite, les beaux sentimens de l'Humanité & de la Vertu. Les caractères de ceux qui ont part aux divers événemens de sa vie, sont soutenus, & servent à faire briller celui de MARIA. On a lieu d'admirer en particulier sa douceur, sa fermeté, dans les disgrâces auxquelles elle est exposée, & qu'elle surmonte par sa prudence, par la sagesse de

ses discours & la pureté de ses intentions. Donons un précis de ce Roman rempli de moralités & d'exemples vertueux.

M. WORTHY revenant un soir chez lui, à pied, précédé d'un seul Domestique avec un falot, une forte pluie, survenue tout à coup, le contraignit de se mettre à couvert sous une espèce de hangard. Il entend, de cet asile, la voix plaintive d'une Femme. Un cœur aussi bon que le sien, qui s'intéressoit toujours pour les malheureux, fut vivement pénétré des plaintes touchantes de l'Inconnue. Il lui offre des secours, qu'elle auroit sûrement refusés, si elle n'eût remarqué dans son Protecteur autant d'honnêteté que de bienfaisance. Cette Inconnue étoit l'infortunée MARIA. M. WORTHY la conduisit chez *Mistress* COUSENS, Femme de son Domestique. La jalousie de Madame WORTHY empêcha son Mari de recevoir cette Belle affligée chez lui. Son Epouse, raisonnable en toute autre chose, avoit pris un travers, qui troublait souvent leur tranquillité. Si M. WORTHY regardoit une Femme, elle ne vouloit plus le voir; s'il jettoit un simple regard sur une des Domestiques, elle la chassoit à l'instant de son service. Son extrême amour pour son Epoux lui faisoit regarder

leur faute eome un éfet inévitable de la bonté & des agrémens de fon Mari, auxquels, dans fon opinion, perfone ne pouvoit réfifter; & elle fe difoit à elle même, qu'à leur place elle eût été également coupable.

M. WORTHY, conoiffant fa Femme, ne lui parla point de la rencontre qu'il avoit faite. Il ne s'en ouvrit qu'à *Miss* HENRIETTE fa Fille, qui poffèdoit toutes les belles qualités de fa Mère, fans en avoir le défaut. *Miss* HENRIETTE va trouver MARIA de la part de fon Père. A peine étoit-elle entrée en converfation, que Mad. WORTHY ouvre brusquement la porte. Dans fes transports elle acable fa Fille de reproches, & l'acufe d'être la Confidente des dérèglemens de fon Père, & de l'aider à la trahir. HENRIETTE & MARIA, par des raifonemens où la vérité & l'innocence étoient peintes, parviennent enfin à la calmer. Perfuadaée de fon tort, elle fait conduire MARIA chez elle, & même elle la loge dans fon Apartement. *Miss* HENRIETTE & MARIA deviennent Amies intimes.

SALLY PRICE, une des Femmes de Mad. WORTHY, étoit celle qui l'avoit inftruite de la rencontre que fon Mari avoit faite de MARIA: Elle étoit allée

Chez la COUSENS, pour voir un jeune Home, nommé CASWALL, avec lequel elle avoit formé une liaison criminelle. Craignant que MARIA ne mit obstacle à son comerce secret, elle s'informa de la COUSENS qui étoit cette jeune Fille, & pour la faire sortir de cette retraite, elle donna sur le champ avis à sa Maitresse du peu qu'elle favoit de cette Avanture. La méchanceté de SALLY PRICE ayant échoué par la sagesse avec laquelle MARIA répondit à Mad. WORTHY, elle chercha de nouveaux moyens d'éloigner cette Belle infortunée de la Maison de ses Maitres : Elle fait entrer son Amant dans ce complot ; & tandis qu'elle tâche de dégouter MARIA d'y demeurer plus long-tems, CASWALL forme l'indigne projet de la livrer au Lord BELVIDERE, Fils du Lord BEAUMONT, qui en étoit passionément amoureux. La PRICE réveille la jalousie de Mad. WORTHY, & en même tems offre son secours à MARIA pour se sauver de la Maison. MARIA, croyant que sa présence troubleroit toute cette Famille, prend la résolution d'aller demeurer à la Campagne, chez un prétendu Parent de SALLY PRICE, & d'y vivre du travail de ses mains, jusqu'à ce qu'elle puisse trouver une place auprès d'une Femme de qualité.

CASWALL se faisant passer pour le Fermier Paënt de SALLY PRICE, l'emmène de *Londres*, & la remet entre les mains d'un des Fermiers du Lord BEAUMONT, qui l'envoie le lendemain chez M. HOLMES, Fermier de Sir *Thomas JONES*, insigne Libertin & Ami du Lord BELVIDERE. Ce Lord fait croire au Fermier de son Ami, que MARIA est sa Femme, & que par une fausse dévotion, elle lui refuse les devoirs du Mariage. Il le conjure de lui laisser passer la nuit dans sa Chambre, espérant de la ramener par toutes sortes de moyens. Le Fermier, à qui son Maître avoit déclaré la même chose, & donné des ordres positifs à ce sujet, consent à tout ce qu'on exige de lui. LUCIE, Fille du Fermier, qui avoit tenu compagnie le soir à MARIA, s'aperçoit qu'elle n'est point une Femme à qui la dévotion eût tourné la tête. Elle s'explique assez pour que cette Belle se tienne sur ses gardes, & passe la nuit sans se déshabiller.

Le Lord BELVIDERE entre, vers le milieu de la nuit, dans la Chambre de MARIA, qui se défend & pousse de grands cris. ROGER, Fils de M. HOLMES, acourt, armé d'un bâton, dont il fait une large blessure à la tête de BELVIDERE; ce qui délivre

délivre MARIA de ce danger. Elle passe le reste de la nuit en sûreté. On enlève le Blessé. LUCIE va, le lendemain de grand matin, conter cette Avanture à M. BURNET, Pasteur dans le voisinage; ce Ministre consent à recevoir MARIA chez lui jusqu'à ce qu'elle puisse être placée; & ROGER l'y conduit le même jour.

Le Chanoine HOWARD, qui avoit été Aumônier du Lord BEAUMONT, arrive alors chez M. BURNET. Le Chanoine reconoit MARIA; & les deux Eclésiastiques conviennent de la présenter à Lady LATIMER, qui demouroit dans leur voisinage. C'étoit une Veuve d'une piété exemplaire: N'ayant point d'Enfans, elle trouvoit une douce satisfaction à employer ses grands biens à des œuvres de charité, à aider les malheureux & à les tirer de la misère & de l'oppression.

Lady LATIMER est charmée d'avoir une si belle occasion d'exercer sa bienfaisance; elle reçoit MARIA avec beaucoup de bonté. L'excellente éducation, le mérite & les vertus qu'elle découvre dans cette Fille, l'attachent extrêmement à elle.

MARIA raconte son Histoire à MILADY. Elle ignore le nom de ses Parens. Ils l'ont laissée en bas âge, à *Edimbourg*,

chez une Femme Catholique , nommée Mad. BLAIR. Dans le deſſein de l'élever dans la Comunion Romaine , elle l'avoit transférée à *Besançon* , & dès là à *Douai*. A ſa mort , elle la remit à une de ſes Amies , avec une Some d'argent affés conſidérable , pour être à l'abri de la néceſſité. Cette Dame , ayant des affaires en *Angleterre* , la conduiſit à *Londres* , où étant morte , elle la laiſſa , avec une augmentation conſidérable de fortune , entre les mains d'une autre Amie , qui , par un excès de dévotion , ſe retira en *Flandres* , dans un Couvent , où elle mourut peu de tems après. En quittant l'*Angleterre* , cette pieuſe Dame la confia aux ſoins de *Lady FITZ - GERALD* , zélée Catholique comé elle , en aparence ; mais qui n'avoit que des dehors de Réligion. *LADY* s'étant remariée & allant en *Irlande* , la vendit & ſacrifia , pour ainſi dire , à Milord *BEAUMONT*. Il voulut d'abord faire croire à *MARIA* , qu'il étoit ſon Père , & la fit paſſer pour ſa Fille , dans ſa Maifon & auprès de pluſieurs de ſes Amis. Mais ne pouvant plus ſe contraindre , & craignant que ſon Fils , qui étoit auſſi devenu amoureux de *MARIA* , ne le prévint & ne lui enlevât l'objet de ſon amour , il ſollicite , il preſſe cette belle Fille de conſentir à ſes

désirs, ou de sortir à l'instant de sa Maison. La vertueuse MARIA ne balançoit pas entre son honneur & une si fâcheuse alternative : Elle abandonna cette funeste Maison à l'entrée de la nuit, & ce fut alors qu'elle fit la rencontre de M. WORTHY. MARIA raconta ensuite ce qui s'étoit passé dès lors jusqu'au tems qu'elle avoit eû le bonheur de faire la conoissance de Lady LATIMER.

MILADY fut frappée de quelques traits de conformité qu'elle trouva entre l'enlèvement de MARIA, & l'Histoire d'une de ses Amies, qui avoit perdu sa Fille, à peu près dans le même tems & avec des circonstances assez semblables à celles où sa jeune Protégée avoit été ravie à ses Parens. Les réflexions que MILADI fit là dessus l'engagèrent à écrire sur le champ à son Amie, pour la prier de venir la trouver incessamment.

Après que MARIA eût quitté la Maison de M. WORTHY, cet honête Home & son Epouse, ainsi que Miss HENRIETTE leur Fille, firent des recherches inutiles pour en aprendre des nouvelles. Un jour vers le midi, Miss HENRIETTE revenant, sans Equipage, de faire une Visite près de chez-elle, fut abordée par un jeune

Home bien mis & de bone mine: Il lui dit; qu'une jeune Fille nommée MARIA étoit mourante dans une Maison voisine; qu'elle fouhaitoit de la voir & qu'il n'y avoit pas un moment à perdre, si elle vouloit lui parler pour la dernière fois. HENRIETTE se laisse conduire dans une Maison d'assez belle aparence. Au lieu de la conduire près d'une malade, on l'enferme dans une Chambre avec ce jeune Home. Il se jette à ses pieds; il lui avoue qu'il a fait une supercherie, dont l'amour est la cause; il lui dit, que sa naissance est égale à la sienne, & ses espérances proportionées à la fortune de M. WORTHY; il ajoute qu'il a un Ministre prêt à les épouser & qu'il ne lui donne qu'un moment pour consentir à sa proposition. Il lui fait entendre ensuite qu'elle ne peut lui échaper, & que dans un instant il obtiendra ce qu'il demande, de gré ou de force. Miss HENRIETTE, que ce Ravisseur quite après l'avoir enfermée, n'a que le tems de crier au secours par une fenêtre. Elle est entendue d'une Maison voisine. Un jeune Home lui promet de la secourir, ou de perdre la vie. L'indigne Ravisseur rentre & veut exécuter son lâche projet. Tandis qu'HENRIETTE est réduite à cette extrémité, on enfonce

la porte de la Chambre ; son Défenseur paroît l'Épée à la main ; l'épuisement & la crainte la font tomber évanouie. Le Ravisseur tire un coup de Pistolet à son Adversaire , & le manque ; celui-ci lui plonge son Épée dans le sein. On porte HENRIETTE dans une Chambre voisine , où son Défenseur l'accompagne. Il rentre ensuite dans celle du Blessé , qui lui pardonne sa mort. Ce malheureux décline son nom : C'étoit CASWALL , celui qui avoit enlevé MARIA de la Maison de M. WORTHY , à l'instigation d'une Femme de chambre de la Mère de Miss HENRIETTE. Il déclara , que voulant rétablir ses affaires par un bon Mariage , il s'étoit servi du nom de MARIA , pour attirer son Amie dans cette Maison de débauche , dont la Maitresse lui étoit dévouée ; mais que le Ciel n'avoit pas permis qu'il mit le comble à son crime. Quant à MARIA , ajouta-t-il , en faisant un dernier effort pour parler , elle est au pouvoir du Lord... Il ne pût achever , la mort ferma la bouche pour jamais à ce misérable.

Le Défenseur d'HENRIETTE la reconduisit chez son Père. Toute la Maison étoit au désespoir de l'absence de cette aimable Miss. Que de joie causa son retour !

Quelle gratitude pour son Libérateur ! On reconoit en lui le Colonel BEAUMONT, Fils du Lord. de ce nom, & Frère du Lord BELVIDERE ; mais d'un caractère bien différent des leurs. On le retient à souper. Les charmes de la belle HENRIETTE font impression sur son cœur ; il la desire en mariage. Miss WORTHY n'est point insensible à la tendresse d'un Amant, à qui elle a de si grandes obligations. Sur la demande qu'il fait à M. WORTHY & à Madame, de leur Fille, elle lui est accordée, moyennant le consentement de Milord BEAUMONT. Cette vertueuse Famille va passer quelques jours dans ses Terres, & le Colonel les suit. Il presse Miss HENRIETTE & son Père d'achever son bonheur. M. WORTHY part avec lui pour faire visite à Milord BEAUMONT. Ils apprennent, en arrivant, que ce Lord est mourant de la Goute. Le Colonel court chez son Père, & le trouve dans l'état le plus facheux. Le vieux Lord, rentré en lui même, se réconcilie avec son Fils, qu'il avoit maltraité jusques alors. Il accepte avec joie la proposition de son mariage avec Miss HENRIETTE ; il demande à voir M. WORTHY ; il lui fait un aveu de tous ses torts, & lui remet une Cassettes, remplie d'effets, que la Mère de

MARIA avoit laissés en *Ecosse* avec sa Fille, & qui pouvoient servir à la faire reconoitre. Il laisse à MARIA Cinq mille Livres *Sterlings*, pour l'indemniser de la moitié de son Bien qu'il avoit dissipé, tandis que sa conivence avec Lady *Fits Gerald* lui a fait perdre l'autre. Peu après cette conversation intéressante le Lord expire.

Pendant que ces divers Evénemens se passoient, le Lord Belvidère étoit resté dans le voisinage du Château de LATIMER, où il savoit que MARIA étoit à l'abri de ses poursuites. Il étoit les occasions de la voir, & une tentative pour l'enlever de nouveau pensa lui réussir. Un jour Lady LATIMER sortit pour se promener avec elle & LUCIE, qu'elle lui avoit donnée pour la servir. En passant à côté d'un Bois, elles entendent des plaintes. La charitable Lady fait arrêter son Carosse, & suivant la direction de la voix, elle s'enfonce dans le Bois avec ses deux Compagnes. Elles trouvent un Home vêtu très pauvrement, qui leur dit, qu'ayant voulu monter sur un Arbre, il étoit tombé si rudement qu'il avoit la cuisse cassée. Lady LATIMER envoie chercher ses gens par LUCIE; mais dans le moment l'Estropié se relève légèrement.

fife dans ses doits, & aussi tôt trois Hommes masqués se présentent. Milady trouve le moyen d'arracher un des Masques, & MARIA s'écrie: Ah! Madame, c'est BELVIDERE! Les Domestiques arrivent en même tems, armés de bâtons; mais ce secours n'étoit pas suffisant. Déjà MARIA étoit entraînée par deux de ces Ravisseurs, lors qu'un Cavalier bien monté vient à son secours. Indigné de la violence qu'il aperçoit, il blesse BELVIDERE, & pousse son Cheval sur les autres, qu'il met en fuite, fécondé par les gens de Lady LATIMER. On crût d'abord que le Lord BELVIDERE alloit expirer, mais la blessure ne se trouva pas mortelle. On le fit transporter au Château. L'Inconnu y reconduit les Dames, qui le retiennent à souper. Elles le prient de leur apprendre à qui elles sont redevables d'un si heureux secours. Il se fait conoitre pour le Fils de M. WORTHY, qui revenoit d'un long Voyage, & qui avoit envoyé ses gens au Château de son Père. Il reste quelques jours à LATIMER. Le caractère, la vertu & les charmes de MARIA lui inspirent pour elle la plus vive tendresse. Il la lui déclare respectueusement. Elle lui avoue, qu'il est le premier qui ait fait impression sur son

œur; mais elle lui déclare en même tems qu'elle n'a ni naissance, ni fortune. Un aveu si sincère, loin de le rebuter, augmente son estime & son amour.

Le Lord *Belvidere* se trouvant mieux de sa blessure, demande à voir Lady *Latimer* & *Maria* : Elles montent à son Appartement : Il leur demande grace, avec des marques d'une si vive douleur & d'un repentir si sincère, qu'elles lui pardonnent & veulent bien oublier un attentat qu'elles étoient en droit de faire punir suivant la rigueur des Loix.

A cette époque Lady *Latimer* reçût une Lettre de son Amie, qu'elle avoit invitée à la venir trouver à l'occasion des circonstances analogues entre l'Histoire de *MARIA* & la perte que cette Dame avoit faite de sa Fille. Cette Amie, qui se nommoit Madame *Welldone*, marquoit, qu'elle se rendroit à *Latimer*, où elle ameneroit la Famille *Worby* & le Colonel *Baumont*, qui devoit épouser Miss *Henriette*. Miladi fit lire cette Lettre par *MARIA*, en présence du jeune M. *WORTHY*. Il saisit cette occasion pour manifester à Miladi son inclination & ses vues pour *MARIA*, sa Fille adoptive : Cette généreuse Ladi les approuva. Il part aussitôt pour se rendre auprès de ses Parens.

Arrivé au Château de son Père, le jeune WORTHY informe sa Famille de ce qui étoit arrivé à MARIA & à *Belvidere*, nouveau Lord *Beaumont*. Il déclare en même tems ses sentimens pour la belle & vertueuse MARIA. On ne les désapprouve point. M. WORTHY le Père va à *Londres* chercher la Cassette que le Lord *Beaumont* lui avoit remise en mourant. A son retour, on presse le départ pour *Latimer*. Mad. *Welldone*, M. WORTHY, sa Famille, le Colonel *Beaumont* y arrivent enfin, à la grande satisfaction des personnes qui les atendoient. MARIA & *Henriette* se retrouvent avec une joie inexprimable. Ladi *Latimer* & M. WORTHY voient ces tendres mouvemens avec un extrême plaisir. On va trouver le Lord *Beaumont*; il reitère ses excuses sur ses mauvais procédés; ses yeux se sont ouverts; il est devenu tout à fait raisonnable; il marque beaucoup d'amitié à son Frère. Tout concourt à la satisfaction de la compagnie rassemblée en ce lieu.

A la prière de M. WORTHY, MARIA leur raconte son Histoire, en reprenant les événemens d'aussi loin qu'elle pût se les rapeller, & elle le fait avec les graces qui lui étoient si naturelles. Quand elle vint à la circonstance de son départ (de

Desançon pour *Douai*, & à la description des états qu'elle tenoit de sa Mère, *Mad. Weldone*, dans la plus vive émotion, s'avance vers *MARIA*, les bras ouverts, & s'écrie : *O être infiniment bon ! Ma Fille...* Elle n'en pût dire d'avantage & elle tomba sans connoissance. La confusion se répand dans l'assemblée. On s'empresse à secourir *Mad. Weldone*. *Maria* troublée, inquiète se jette à genoux devant cette Dame, lui mouille le visage de ses larmes, & la serre étroitement dans ses bras. *O Ciel ! Qu'ai je entendu, s'écrie-t elle. Ma Mère ! seroit-il possible?...* Une si violente agitation fût au dessus de ses forces ; ses esprits épuisés l'abandonent, & elle reste quelques minutes sans connoissance. Chacun étonné & en suspens regarde les autres. Ils doutent & souhaitent en même tems, que ce qu'ils viennent de voir & d'entendre soit une réalité. Le récit de cette reconnoissance est vif & attendrissant ; on ne peut le lire sans en être touché. *Mad. Weldone*, revenue à elle, est confirmée dans l'opinion que *MARIA* est sa Fille, par la figure d'une Fraise qu'elle avoit au-dessus de la gorge. *Ma Chère, mon infortunée Fanni ! O Dieu ! C'est-elle, c'est-elle même !* s'écrie-t-elle avec transport. M. WOR-

THY achève la reconnoissance, en présentant les éfets renfermés dans la Cassette qu'il tenoit du Lord *Beaumont*. *Oui, je les reconois ces éfets, s'écrie Mad. Well-done, ce sont les mêmes que j'ai donés à Mad. Blair; c'est l'ouvrage de mes mains. . .* Cette journée se passa dans les plus vifs accès de la tendresse maternelle & filiale, & de l'Amitié la plus cordiale.

L'Amour eût son tour. Peu de jours après, le jeune M. WORTHY épousa la vertueuse *MARIA*, & le Colonel *Beaumont* sa chère & aimable *Henriette*. Le nouveau Lord *Beaumont* lui même, qui revêtit des sentimens vertueux, participa au même bonheur, en épousant une Nièce de Lady *Latimer*. Les Mariages furent célébrés dans son Chateau. Cette respectable Dame goutoit la joie la plus pure, & jouissoit de la satisfaction qu'elle procuroit aux autres.

* * *

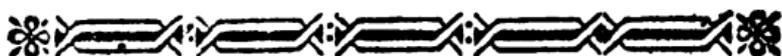
* *

*

 P R I X A C A D E M I Q U E S .

L'ACADEMIE ROYALE de Chirurgie de Paris, avoit proposé pour sujet du Prix de cette année 1765. *De déterminer le caractère essentiel des Tumeurs, conues sous le nom de Loupes; d'exposer leurs différences, & quels sont les moyens que la Chirurgie doit employer par préférence dans chaque espèce, & relativement à la partie qu'elles occupent?* On a envoyé dix-huit Mémoires à l'Académie sur cette Matière; quelques uns contiennent de judicieuses Observations; mais il n'y en a point qu'elle ait jugé devoir être couronné. Elle demande des indications raisonnées, déduites d'une parfaite connoissance de la nature du mal & de ses différences; des détails bien circonstanciés, fondés sur des principes lumineux & autorisés d'une pratique raisonnée. En conséquence l'Académie propose de nouveau le même sujet pour Prix de 1767. lequel sera double.

Pour l'Année prochaine 1766. la même Académie a annoncé un Prix pareillement double, c'est à dire deux Médailles de chacune 500 Livres. Le sujet en est *d'établir la Théorie des contre-coups dans les lésions de la tête, & les conséquences pratiques qu'on peut en tirer.*



PARTHEMON, ET DELPHINIE,

CONTE MORAL,

Qu'il est beau de se vaincre soi-même !

DANS une Famille plus illustre par ses vertus, que par ses titres, naquit DELPHINIE, fruit unique d'un Himen, dont l'Amour avoit formé les noeuds & que les dégoûts n'empoisonèrent jamais. Sa beauté atira bien-tôt à ses Pieds une foule d'Adorateurs. L'heureux PARTHEMON triompha de son cœur. Un jour qu'il la cherchoit, il apprend qu'elle est dans ses jardins ; il y vole. Elle s'étoit endormie sur un lit de gazon. Le Someil sembloit répandre sur elle un charme plus touchant. Il tombe à ses genoux ; il cole sa bouche sur une de ses mains. DELPHINIE s'éveille ; elle est surprise & atendrie ; elle veut parler ; sa voix s'éteint dans ses pleurs ; ils anonçoient à PARTHEMON sa grace & sa victoire.

Je vous aime, lui dit-il, DELPHINIE : Unissons nos destins come nos cœurs : Nos Parens sont égaux ; ils ne connoissent point les apas trompeurs de la sole ambition ; ils

préféreront nôtre fort , dans ces Hamiaux tranquiles , au faux éclat de la fortune des Villes : Ne diférons point un bonheur qui fera éternel : Tout ce qui le retarde femble me l'enlever..... De noirs preffentimens viennent mépouvanter : Ne donons pas à cette Déesse inconstante le tems de vous tourner le dos.

Eloignez de vous ces craintes , reprit tendrement DELPHINIE , vous m'aimez ; je vous aime : Voila nos biens : La Fortune ne peut rien sur eux.

C'est ainfi que l'on croit facilement ce que l'on defire. Cependant le Ciel fe couvroit , pour eux , de nuages , & une nuit afreufe alloit fuccéder au plus beau jour.

Cette contrée étoit gouvernée par un jeune Prince , qui n'avoit encore difpofé , ni de fa main , ni de fon cœur. Ses Peuples fembloient defirer une Souveraine , avec plus d'impatience que lui : Les fêtes que ces événemens ocafionent , l'efpérance de voir un Etat foutenu par des Succelfeurs , dont on conçoit toujous de hautes idées , excitoient les vœux de fcs Sujets , fans qu'il y répondit : Jusques alors il n'avoit paru qu'infenfible ou volage.

Le bruit de la beauté de DELPHINIE alla jufqu'à lui : Il voulut en juger par

ses yeux, n'envisageant qu'un pur amusement, sans projets & sans inquiétude.

Ce Prince, feignant d'avoir été surpris par la nuit, arrive un soir à sa demeure. Les Parens de DELPHINIE, plus sensibles au plaisir de fournir un gîte à leur Maître, qu'éblouis de l'éclat d'une Visite auguste, le reçurent avec cette dignité, qui distingue l'Home bien né, dans l'état même le plus humble. Le Prince est frappé des attraits de DELPHINIE : Un tendre intérêt succède à la surprise. Il félicite ses Parens d'être possesseurs d'un bien qu'il leur envie. Ces éloges ne leur parurent que des politesses dues au Beau-sexe, que les Grands savent employer avec tant d'aisance : Ils étoient cependant l'expression des feux qui s'alumoient dans son ame. L'heure de se retirer dans l'Appartement qu'on lui avoit préparé, arriva trop vite au gré de ses desirs. Là, s'occupant de DELPHINIE, au lieu de s'abandoner au sommeil, il s'aplaudissoit déjà de sa prétendue conquête. Plein de ses idées, que DELPHINIE ne partageoit pas avec lui, il repartit, par bien-séance, dès le lendemain avec sa suite. Il s'aperçût bien-tôt, qu'il étoit d'autres biens qu'une couronne & que DELPHINIE lui manquoit : Il
chercha

chercha à l'atirer auprès de lui. Sous prétexte de récompenser son Père de l'azile qu'il en avoit reçu, il l'appella à la Cour, & le fit son Ministre, persuadé que sa Famille l'y suivroit. La Père de DELPHINIE ne quita pas sans regret ces Lieux champêtres, où il avoit passé des jours si sereins : Il ne pût cependant refuser les graces d'un Prince, qu'il ne croioit que généreux. DELPHINIE fût plus flatée de ce changement, pensant devenir plus chère à son Amant, lors qu'elle auroit à lui offrir d'avantage.

PARTHEMON la retrouva aussi tendre, & les alarmes, que son amour avoit conçues de la haute fortune de son Amante, s'évanouirent. Il instruisit ses Parens de l'amour qu'il avoit pour DELPHINIE, & les pria de séconder ses desseins ; mais la différence que le sort avoit mise depuis peu entre leurs Familles, leur faisoit appréhender un refus. Les vives prières de leur Fils l'emportèrent enfin sur leur crainte ; & ils hazardèrent leurs propositions, avec tous les ménagemens que l'on emploie, quand on craint de paroître présomptueux. Ils trouvèrent à la Cour le Père de DELPHINIE, tel qu'il étoit à la Terre : Sa grande Ame n'avoit

point été enivrée de son nouvel état; le Courtisan n'avoit point fait disparoitre l'Ami. *Vous m'étiez chers*, leur dit-il, *avant mon élévation; j'avois toujours souhaité de voir nôtre Amitié fortifiée par les liens que vous me proposez: Ma-Fille est à PARTHEMON.* Quelle réponse pour des gens qui trembloient d'avoir trop osé! Un Athlète couronné, après un combat opiniâtre, éprouve moins de joie que n'en ressentit leur Fils, en aprenant le succès de leur demande. Ses plaisirs devoient être aussi courts qu'ils avoient été vifs: Il n'alloit plus essuier que des revers.

Le Prince, feignant de vouloir s'entretenir avec son Ministre, étoit passé chez lui, & y avoit trouvé DELPHINIE seule. *Je cherchois vôtre Père*, lui dit-il, *Belle DELPHINIE; mais les affaires que j'ai à lui comuniquer, ne sont pas celles qui m'inquiètent le plus: Il en est, qui m'intéressent bien d'avantage; & c'est vous qui les avez fait naître. Depuis que je vous ai vue, vous avez été l'objet de tous mes desirs, & l'ame de toutes mes actions. J'ai fait parler mes yeux; vous n'avez pas entendu leur langage; vous n'avez vu en moi qu'un Prince, & non un Amant qui vous adore: Puis-je espérer de vous rendre sensible? Je vous offre ma Cou-*

vous & mon Cœur. DELPHINIE étonnée ne favoit que répondre , lors-que son Père entra. Il n'aperçût, dans la contenance de sa Fille, que l'embaras d'une jeune personne, qui se trouve seule avec son Maître. Le Prince, incertain de son sort, cherchoit à lire son arrêt dans ses yeux ; mais elle ne les levoit plus sur lui. Son ame, aussi agitée que la mer dans une tempête, atendoit son départ pour se calmer & apelloit PARTHEMON à son secours.

A peine le Prince eût disparu avec son Ministre, que PARTHENON arriva, come un Home assuré de son bonheur, en qui tout anonçoit la joie qui le possédoit : *Vous m'êtes acordée par vôtre Père, dit-il à DELPHINIE ; nos Familles vont s'unir come nos cœurs. Quoi ! Vous êtes interdite, vous soupirez ! Que veut dire ce visage abatu ? Sont ce-là les transports que je m'étois promis ? Les Dieux me sont témoins, que je n'aime en vous que vous même, & non les honeurs & les biens que la Fortune vous a donés : Je vous estimois affés pour croire que vous ne changeriez point avec elle, mais je vois. . . Arrêtez, PARTHEMON, je ne suis point changée. Ce n'est pas là d'où viennent vos malheurs & les miens ; tremblez en aprenant ce qui les*

*cause : Vous avez un Rival ; & ce Ri-
val, qui ne peut rien sur nos cœurs, peut
tout sur nos destinées : C'est le Prince ; il
m'en a fait l'aveu.*

La foudre n'a pas des effets plus prompts & plus dangereux. Une pâleur mortelle couvre le visage de *Parthemon* ; ses yeux se ferment à la lumière, ses forces l'abandonnent ; il tombe come un Home blessé, qui rend les derniers soursirs. *Delphinie*, éfraiée du danger de son Amant, le prend entre ses bras ; elle le rapelle à la vie par ses sanglots & ses embrassemens : Le feu de son ame le ranime ; il sent les secours qu'elle lui done : L'image de ses maux cède à l'atrait de se voir si chéri : Son amour s'irrite à la vue des obstacles ; il embrasse *Delphinie* : Leurs ames semblent n'en faire plus qu'une & être inféparables : Ils se lient par de nouveaux sermens ; l'espérance renaît dans leurs cœurs.

Cependant le Roi paroissoit inquiet. Les Courtisans vouloient en vain pénétrer ce qui l'agitoit, ils étoient bien éloignés de le croire amoureux. Le Père de *Delphinie*. qui avoit abandonné les soins de sa Terre. pour se livrer au Gouvernement des Peuples, ne considéra l'Etat, que come une plus grande Famille, dont

il étoit devenu le Père, & dont il ne devoit chercher qu'à prévenir les desirs & soulager les besoins. Heureux les Peuples à qui le Ciel envoie des Ministres que leur puissance n'aveugle ni n'endurcit sur les misères publiques! Plus heureux encore les Rois qui en ont sù faire le choix! Il crût, que son premier devoir étoit d'engager son Maître à prendre une Epouse; que ce Mariage doneroit à l'Etat de nouveaux Alliés, ou uniroit des Maisons rivales, & qu'outre les raisons de la politique, une Reine feroit, dans une Cour, l'ame des plaisirs, son ornement, la Protectrice des malheureux, l'espoir de la Race du Souverain, & sa ressource contre les ennuis, dont le Trône même n'exempte pas. Il lui représenta les vœux de la Nation, l'intérêt de l'Etat, la satisfaction qu'il devoit y trouver lui même. Il n'atendoit pas d'un Prince, jusqu'alors indifférent, une si prompte réponse.

J'ai pensé à ce que vous me proposez, lui dit le Prince sur le champ; mon choix est fait; je compte qu'il sera agréé de mes sujets; & quand je le leur aurai fait conoitre, leur aprobation sera moins l'hommage de la soumission qu'ils me doivent, que celui de la justice qu'ils seront forcés d'y rendre.

On n'est heureux qu'avec ce qu'on aime ? Serois-je privé d'un bien dont peut jouir le dernier de mes sujets ? Je veux une Compagne amenée par l'Amour, & non une Victime traînée à l'Autel, pour être sacrifiée à l'orgueil du Trône. Ces Alliances, dont on veut s'étayer, mènent souvent plus loin qu'on ne pense. Ai-je besoin d'un autre apui, que de l'amour de mes Peuples ? Ils doivent s'estimer & m'estimer assés, pour être au dessus des craintes. Ma gloire ni la leur ne souffriront point de mon choix, les graces & la vertu sont faites pour être couronnées. J'atens de vous l'exemple : Vos services passés, vos vœux que je remplis, votre propre intérêt m'en répond. C'est votre Fille, que je veux couronner. Allez le leur anoncer & qu'ils partagent votre joie.

Un autre que le Père de Delphinie eût été au comble de ses vœux ; mais la vanité n'étoit pas capable de séduire une ame de cette trempe. *Tout m'interdit, répondit-il, une obéissance, qui seroit un crime : Le repos de vos Peuples, dont je suis responsable, depuis que vous m'en avez fait le Dépositaire ; votre gloire que je trahirois, à laquelle je participe aujourd'hui ; le cœur de Delphinie, dont ni vous ni moi ne pouvons disposer ; sa foi qu'elle a jurée à*

un autre; l'approbation que j'ai donnée à cet engagement; voilà le devoir que je dois suivre.

Je n'avois pas crû, dit le Prince en soupirant, avoir à surmonter dans cette occasion, d'autres obstacles que les préjugés vulgaires & vos scrupules: Je croyois Delphinie libre; j'espérois la gagner par l'apais d'une couronne, par le don de mon cœur, qu'elle enlève, sans fruit, à tant de Rivaux qui y trouveroient leur bonheur. Je vous défens d'en disposer sans mes ordres; je fais dépendre d'elle ma destinée, à qu'il tient celle de mes Etats. Je regarderois come un attentat tout ce qui pourroit me l'enlever. A ces conditions, je veux ignorer le nom de celui à qui vous l'avez promise. Qu'il s'éloigne d'elle & de moi... Il est criminel, puis qu'il s'opose à mon bonheur. S'il s'ofroit à mes yeux, peut-être n'écouterois-je que ma vengeance.

Le Ministre consterné, ne crût pas, dans ce moment, devoir oposer au Prince une plus longue résistance. Incapable de le flater, & jugeant que ses raisons ne feroient que l'aigrir, il le laissa livré aux mouvemens tumultueux de son ame. A peine fût-il rentré chez lui, qu'il s'abandonna aux plaintes qu'il avoit étouffées,

O chère Jolitude, se disoit il, où je n'avois connu ni grandeurs ni revers; où je vois tous les matins le Soleil s'élever, sans inquiétude, & la nuit paroître, en annonçant un doux sommeil; où le repos étoit éternel, les chagrins légers & passagers, où j'adorois les Dieux, sans les importuner; à l'abri de l'intérêt & de la vanité, honteux & trop puissans ressorts des actions humaines; où je ne conoissois de biens que d'aimer & d'être aimé des miens!... Jours heureux! Qu'êtes vous devenus? Esclave aujourd'hui des passions d'un Maître; chargé du fardeau pénible de concilier à toute heure ses intérêts avec celui de ses Sujets; portant le haine des malheurs, & rarement remercié des succès; veillant sans cesse; souvent acablé & jamais satisfait!... Est-ce donc là l'objet si désiré de l'affection des Hommes? Où se trouve donc cette félicité tant vantée? Allons dans ce revers consulter ce que j'ai de plus cher au monde. Il entra chez son Epouse, où il trouva Delphinie. Ah! Ma Fille, dit il en l'embrassant, que vos attraits vont vous devenir funestes! Hâtez-vous de répandre des pleurs. Nos disgrâces auront besoin d'un courage à toute épreuve. Vous ne verrez plus Parthemont; le Roi veut qu'il sorte de ses Etats. A ce

seul prix, il consent d'ignorer quel est l'Espoux que je vous destinois, & à suspendre sa vengeance. Préparez vous à ce sacrifice nécessaire; exigez de lui l'obéissance la plus prompte; anonccz lui cet arrêt cruel; l'intérêt que vous y prendrez en adoucira la rigueur; mais ne le voyez point, quelques prières qu'il vous en fuisse; ces adieux aigriroient des maux déjà trop grands & le perdroient, s'il étoit découvert. Peut être qu'un jour les Dieux nous deviendrons plus favorables. Partez, avec votre Mère, pour ma Terre, & attendez-y mes ordres. Ne vous y laissez pas acabler par votre douleur; songez que je la partage avec vous, & que votre Père aura à soutenir le poids de son état & du vôtre.

Cette tendre Amante fut forcée d'annoncer à PARTHEMON les ordres cruels, qui les séparoient à jamais. Un Lion, blessé du trait d'un Chasseur, ne devient pas plus furieux: Quels périls n'eut-il pas affrontés, pour la voir ou l'enlever, s'il n'eût craint de lui déplaire? Il falut cependant subir cette Loi, toute dure qu'elle étoit, & s'éloigner de DELPHINIE. PARTHEMON alla offrir ses services à une Nation voisine, alors en guerre, croyant que c'étoit là la seule ressource d'un Home de courage, injustement mal traité, & qu'elle

lui fourniroit l'ocasion de finir glorieusement des jours , qui n'étoient plus pour DELPHINIE. S'il eût pû être sensible à d'autres biens qu'à ceux qu'il venoit de perdre, il auroit dû en remercier la fortune. Sa disgrâce, sa jeunesse, une physionomie intéressante, lui servirent de recommandation ; on lui donna le Comandement d'une Troupe. L'indifférence pour la vie qu'a un Home mécontent de son sort, le jettoit sans cesse dans les plus grands dangers. C'étoit là que la douleur & le désespoir qui le rongeoient , étant suspendus, on s'étonnoit de le voir plus serein au milieu du carnage, que dans le repos d'un Camp. Il devint bientôt l'admiration de l'Armée & la terreur des Enemis. Les Chefs, n'osant plus donner d'ordre à un Home fait pour les commander, le mirent à leur tête. Sa réputation vola d'une Contrée à l'autre. DELPHINIE aprit dans sa Solitude les Aventures de cet illustre Inconnu. Son cœur lui disoit , que c'étoit PARTHEMON ; mais tant de gloire ne la rassuroit pas sur les périls où elle le croioit exposé , & elle lui faisoit sentir d'autant plus la perte qu'elle avoit faite.

Le Prince, ne pouvant se passer plus long tems de son Ministre, l'envoya cher-

cher. Il croioit, que ses caresses & de nouveaux bienfaits, séduiroient celui que ses ordres n'avoient point ébranlé. Le Ministre parut devant son Maître avec cet air assuré que la probité donne. Venez, lui dit le Prince, *Père trop heureux & Ministre trop sévère; me traiterez-vous plus mal que le dernier de mes Sujets? Quoi! tandis que vous vous épuisez chaque jour à trouver les moyens de rendre mes Peuples heureux, serois je le seul de mes Etats qui pût se plaindre de vous? Compatissant pour tous, ne seriez vous cruel que pour moi? Ayez pitié d'un Prince, dont le bonheur est entre vos mains, qui deviendra moins votre Fils, en couronnant DELPHINIE, qu'il ne le sera par ses égards pour vous. Aidez moi à la fléchir, au lieu d'entretenir une résistance, qui rempliroit mes jours d'amertume & en abrégeroit la durée.*

Vous exigez de moi, PRINCE, répondit le Ministre, ce qui n'est pas en mon pouvoir. Quels que soient les droits d'un Père sur ses Enfans, ceux d'un Monarque sur ses Sujets, les Ames sont indépendantes; les Cœurs de ces Amans ne conoissent d'autres loix que celles que l'Amour inspire; & quand votre gloire ne souffriroit pas d'une Alliance si disproportionnée, & à laquelle mon devoir ne me permet pas de consentir come vôt

Ministre, que puis-je sur un Cœur rempli d'un autre objet? Et quand je pourrois disposer de sa personne, & en exiger le sacrifice, que feriez-vous d'une Epouse, qui iroit à l'Autel en soupirant, au lieu d'y marcher remplie de joie & de tendresse, & qui n'arroseroit vôtre lit que de pleurs, loin de répondre à vos transports? C'est alors, que me reprochant ma lâche complaisance, & accusant mon ambition, je me verrois en bute à vôtre juste colère, & qu'ayant à la fois, contre moi, les reproches de vos Sujets, ceux de ma Fille & les vôtres, je mourrois de regret d'avoir causé tant de maux & trahi mon devoir.

Puis qu'il faut, Cruel, renoncer à vôtre suffrage, dit le Prince, laissez moi du moins espérer, que mes soins, mes regards & ma tendresse, pourront un jour obtenir l'agrément de DELPHINIE. Préparez la seulement à supporter ma présence. Je veux la voir aujourd'hui; de quelque œil qu'elle me regarde, je souffrirai moins que d'en être éloigné; allez la trouver, je marche sur vos pas.

Elle n'est plus ici; elle est maintenant dans ma Terre, répondit le Ministre; j'ai crû devoir vous la dérober & à une Cour avide de pénétrer les pleurs où elle s'est abandonnée. Elle qui, comblée des biens que vous avez

répandus sur nous, avoit, il n'y a guère, toute cette Cour pour témoins de sa joie & de sa reconnoissance; eût elle pu paroître aujourd'hui désolée, tantôt faisant rétentir l'air de ses cris douloureux, tantôt plongée dans un morne silence? Persuadez-vous, Prince, que le haut rang où les Dieux vous ont placé, ne peut compatir avec cette alliance. L'amour ou la haine de votre Peuple dépend du soin que vous prenez d'une gloire qui lui est comune. Ces sentimens ébranlent ou affermissent les Trônes. Choisissez d'être regardé come un Père, par des Enfans soumis & respectueux, ou come un Maître, qui arrache par force des services à de vils Esclaves.

Ainsi la fermeté du Ministre lutoit contre la passion du Prince, & travailloit à l'en guérir. Il manda à sa Fille ce qui venoit de se passer, l'exhortant à la prudence, & n'entrant d'ailleurs dans aucune explication sur un avenir où lui même ne pouvoit pénétrer.

Les choses étoient dans cette incertitude, lors que des événemens nouveaux fournirent des occupations au Prince. Les Peuples, chez qui PARTHEMON s'étoit retiré, avoient été de tout tems jaloux de ceux que ce Prince gouvernoit. Une Guerre qu'ils venoient de terminer heureusement; des Troupes sur pied en gran

nombre & victorieuses; un Général, dont ils se promettoient tout, réveillèrent leurs espérances & leur jalousie; & ils se crurent sûrs du succès, en ataquant un jeune Prince sans expérience. Ils lui envoyèrent redemander, par des Ambassadeurs, une Province, que son Père avoit conquise sur eux. PARTHEMON déguisé acompagna les Ambassadeurs, & sous prétexte de les aider de ses conseils, & de leur inspirer la vigueur nécessaire pour exécuter de tels ordres, il servit son amour & sa vengeance.

L'Ambassadeur arivé eût Audience aussitôt & exposa ses demandes. *Vous ne régnerez, dit-il au Prince, sur la Province qu'on vous a cédée, que parce que les armes du Roi votre Père furent plus heureuses que les nôtres. Nous sommes aujourd'hui en état de réparer ces pertes. Si, pour épargner le sang des Peuples, vous voulez nous rendre un Pays qui, entre vos mains, sera éternellement un sujet de querelle, nous venons jurer la paix avec vous. Si vous refusez de nous rendre un bien, dont la jouissance vous a assez payé des avantages que vous eutes alors sur nous, nous venons vous déclarer la Guerre.*

J'ai reçu des mains de mon Père, répondit le Prince, à mon avènement au

Trône, le Pays que vous redemandez; c'est un dépôt dont je dois compte à mes Sujets, & dont je serois indigne d'être chargé, si je ne savois pas le défendre. Le gout que j'ai pour la Paix & mon inexpérience vous enhardissent; je crains les maux de la Guerre & n'en crains point les dangers; ils ne seront rien pour moi, lorsqu'il s'agira de la défense de mon Peuple. Dites à votre Maître, qu'il ne me cherchera pas long-tems; mes Troupes sont prêtes; j'accepte la Guerre. Au reste partez promptement,

PARTHEMON avoit profité du séjour de l'Ambassadeur pour aller voir DELPHINIE: Il se rendit à sa Terre. Quelle joie pour lui de revoir ces lieux, qui avoient été le berceau de ses plaisirs & qu'habitoit l'idole de son cœur! DELPHINIE frémit en le reconnoissant: *Téméraire*, lui dit elle, *que faites vous en ces lieux, où vos jours sont pros crits? ..* „ Est-il, Madame, des „ périls pour PARTHEMON, quand il jouit „ de votre vue? Je suis venu déguisé à „ la suite de l'Ambassadeur de ces Peu- „ ples, pour qui j'ai combattu, & qui vien- „ nent de déclarer la guerre à votre „ Maître. Si je les ai servis avec quel- „ que gloire, lors qu'aucun intérêt n'ex- „ citoit mon courage, que ne ferai je pas „ quand je combattrai pour vous arracher

„ à vos malheurs? Mais tandis que j'i-
 „ rai chercher pour vous la mort ou la
 „ victoire, que deviendrez-vous, DEL-
 „ PHINIE, solitaire, désolée, persécutée
 „ sans cesse? Résisterez vous à tant d'en-
 „ nuis? Ne vous inspirera-t-on point que
 „ PARTHEMON est devenu coupable, &
 „ plaindrez vous mon sort, qui ne m'o-
 „ fre de ressource que ces moyens dé-
 „ sespérés?

*Otez moi, lui dit elle, trop malheureux
 Amant, ôtez moi de devant les yeux des
 objets si funestes. Je ne penserai qu'à vos
 maux; mes inquietudes vous suivront par
 tout, & si les Dieux sont touchés des vœux
 & des sacrifices, je leur en offrirai tant,
 que peut-être ils s'apaisent pour nous. Par-
 tez; votre séjour ici me cause trop d'alarmes.*

Que PARTHEMON eût aisément ou-
 blié, aux pieds de DELPHINIE, les pé-
 rils qu'il couroit! Il falut s'arracher à un
 entretien si doux; & lui baisant les mains,
 qu'il arrosoit de ses larmes, il eût expiré
 de l'excès du plaisir qu'il goûtoit & du
 regret de la quitter, si DELPHINIE s'ar-
 mant d'un courage, que son cœur désa-
 vouoit, ne l'eût forcé de partir. Alors
 elle donna un libre cours aux pleurs qu'elle
 lui avoit cachés; & venant à envisager
 toute

toute l'horreur de l'état où elle étoit condamnée, & que sa solitude lui remettoit fans cesse devant les yeux ; l'espoir même, qui adoucit les plus grandes disgraces, s'enfuiroit loin d'elle.

Cependant le Roi ayant congédié l'Ambassadeur, ne songea plus qu'à se préparer à la guerre. Il donna ordre à ses Troupes de marcher vers la Province, que les Enemis devoient attaquer. Son Ministre le fécondoit avec ce zèle, qui fait trouver tout facile. Le Prince paroissoit impatient d'être à la tête de son Armée. Le courage impétueux qu'il montrait, aigri encore par le procédé de ses Enemis & par la passion qui le tourmentoit, & qu'il vouloit, à force de tems & de gloire, rendre victorieuse de l'indifférence de DELPHINIE, fit croire qu'il n'avoit attendu que cette occasion pour paroître ce qu'il étoit, & que la paix seule avoit empêché ses talens de se déployer. Tout étant prêt, il ne voulut pas partir sans voir DELPHINIE. Il se présenta à elle come un Coupable, qui venoit implorer sa grace, & non come un Maître, qui exigeoit de la soumission. Mais ses hommages & son encens furent perdus, auprès d'un cœur fermé à tout autre desir qu'à ceux qui re-

gardoient PARTHEMON. Il revint trouver sa Cour, & partit aussi-tôt pour aller se mettre à la tête de ses Troupes.

Déjà les Enemis étoient en mouvement & avoient ouvert la Campagne, par la prise de quelques Places de peu de conséquence; après quoi ils mirent le Siège devant la plus importante du Pays. Quoique la Garnison fut nombreuse, & la Place munie de tout ce qu'il falloit pour faire une longue résistance, le Prince s'avança dans le dessein de donner Bataille. Les Enemis sortirent de leurs retranchemens, & se campèrent dans une Plaine par où le Prince devoit arriver. Fiers des succès qu'ils avoient eû récemment, pleins de confiance en leur Général, ils se promettoient la victoire. Les Troupes du Prince n'étoient pas moins animées; la jalousie, qui règnoit entre ces deux Nations, leur Pays à défendre, l'ardeur qu'inspire un jeune Prince brûlant de se signaler, les rendoient impatiens d'en venir aux mains. Le Combat s'engagea bientôt. PARTHEMON ayant donné le signal, se détache avec une Troupe choisie, & attaque celle où étoit le Prince. C'étoit l'élite des deux Armées. La terre en un instant est couverte de morts & de blessés, sans qu'aucun parti paroisse avoir l'avantage, ni

faire reculer d'un pas l'Enemi, qu'il avoit en tête. Ces deux Corps épuisés restent quelque tems immobiles, & se regardent avec admiration. Après ce peu de repos, la mêlée recomence avec plus d'acharnement. De part & d'autre, on faisoit les plus grands efforts; mais rien ne se déci- doit. PARTHEMON, aussi animé par la vengeance que par la gloire, sembloit avoir fait passer son ame dans celle de chacun de ses Soldats. Le Prince, plus tranquile & non moins intrépide, repoussoit leurs atakes & leur oposoit un front impénétrable. Il aperçoit son redoutable Rival, qui, l'épée à la main, couroit de rang en rang, pour exciter les siens : Il Papelle; le carnage cesse; les Troupes laissent une espace entre elles : Ces deux Guerriers, plus remarquables par l'éclat de leurs actions, que par celui que donne l'Autorité, s'avancent, en jettant leurs cuirasses & leurs casques, pour s'exposer sans ressource au danger.

Les deux Armées, dans le silence, tremblent pour le sort de leurs Chefs. Ils s'aprochent. C'est en sortant glorieux de ces épreuves délicates, HEROS, que vous méritez des Autels ! PARTHEMON n'a plus d'Enemi, plus de Rival, quand il faut

combatre son Maître. Il lui rend les armes ; il tombe à ses genoux. Le Prince, étonné de cet abaissement dans un Guerrier si fier, le relève : *Qui que vous soyez, lui dit-il, votre vertu vous égale aux Rois. Prince trop généreux, reprit PARTHEMON, reconnoissez un de vos Sujets.*

PARTHEMON n'avoit point vécu à la Cour. *Brave Inconnu, lui dit le Prince, que vous avois je fait pour vous trouver le plus redoutable de mes Enemis? Vous m'otates ce que j'avois de plus cher au monde,* reprit PARTHEMON ; *vous me bannites de vos Etats. Je ne sentis que mon malheur ; je ne vis en vous qu'un Rival injuste, qui abusoit de sa puissance. L'Amour (qui est ce qui n'a pas éprouvé son empire irrésistible?) me rendit criminel.*

Vous êtes l'Amant de DELPHINIE, dit le Prince, avec ce trouble où jette un revers inatendu ! Il détournoit les yeux de dessus un home, qu'il avoit tant de raisons de haïr & d'admirer. Irrésolu, désespéré, il sembloit un home qui lute contre la mort & gardoit un silence farouche. Ainsi le Soleil, caché quelque tems d'un nuage épais, n'en reparoit que plus brillant, quand ces vapeurs sont dissipées : Tel le Prince, asservi jusques là par la plus violente des passions, ne vou-

ſant pas être vaincu en généroſité par ſon Rival, & forçant à la fin ſon amour & ſes reſſentimens à céder à ſa gloire: *Je vous rends DELPHINIE & vous accorde mon amitié*, lui dit-il en l'embraſſant.

Les Troupes émues quittent les armes, ſe mêlent, ſ'embratſſent come des Frères, qui ſe revoient après une longue abſence. Les cris de joie ſe font entendre; on veut mettre ſur la tête du Roi une Couronne de Lauriers; il la prend & la préſente à PARTHEMON.

Que de ſang épargné par deux homes, qui avoient triomphé de leur haine! Les plus éclatantes Victoires ont elles jamais fourni un ſpectacle plus beau? Donent-elles aux Vainqueurs plus de joie & plus de gloire? De ces ſentimens nâquit la Paix; Paix bien plus ſûre, que celle que done pour un tems la laſſitude de combattre! Le Roi reprit, avec PARTHEMON, le chemin de ſa Capitale. Sa jeuneſſe relevoit encore l'éclat de ſa gloire. Les Peuples étoient transportés d'admiration, en voyant leur Maître triomphant d'une Guerre qu'ils croioient devoir être longue & dangereuſe. La ſeule DELPHINIE, dans ſa Solitude, ne conoiſſoit que les pleurs. Elle ne ſ'atendoit pas, que les Fêtes, que l'on

préparoit, fussent pour elle. Le Prince manda à son Ministre de venir au devant de lui, avec sa Fille. Il obéit, pensant que, dans cette occasion, la résistance seroit déplacée. Les premiers regards du Prince tombèrent sur la triste DELPHINIE. *Je n'ai pas voulu, Madame, lui dit-il, que la personne dont j'ai le plus chéri le suffrage fut la seule qui parut insensible à ma gloire. Après avoir triomphé des efforts & de la haine de mes Enemis, seroit il quelqu'un dans mes Etats plus difficile à vaincre qu'eux & qui osat gémir au milieu de l'allégresse publique? C'est à vous, Madame, que je dois la gloire dont je jouis. Je veux en partager les fruits avec vous. Les apprêts que vous voyez ici de toutes parts embelliront l'himen auquel je vous destine. PARTHEMON que je vous rends, que je vous donne pour Epoux, que je vous amène moi même, que je mets entre vos bras, vous fera oublier les maux que je vous ai causés. Paraissez, trop heureux Amant, & forcez le seul cœur qui m'a pu résister, à être sensible au moins à ce que je fais pour vous.*

Quel règne n'annonçoient pas de si beaux comencemens ! Nos Amans vécutent heureux & très long tems, atachés au meilleur des Maitres. Sa première Campagne l'ayant rendu redoutable à ses Voisins, il n'eut plus de Guerre avec eux, & il ne s'ocupa qu'à faire le bonheur de ses Sujets.



LA PUISSANCE DE L'ART.

O D E

C'EST ton éloge que je trace ;
ART puissant , daigne m'inspirer ;
 Dans le beau dessein que j'embrasse ;
 Sans toi je pourrais m'égarer.
 M'élevant sur mes propres ailes ,
 Je veux , par des routes nouvelles ;
 T'éterniser dans mes accords ;
 Sensible à ma première atente ,
 Fais qu'aujourd'hui ma Lire enfante
 Des sons dignes de mes transports.

Qu'aperçois je ! Quel beau mélange !
 N'habitons nous plus les déserts ?
 Merveille ! Changement étrange !
 Les Graces parent l'Univers ;
 Les Plaines deviennent fertiles :
 Déjà sous des fardeaux utiles
 Se courbent les humbles rameaux.
ART , je reconois ta puissance ,
 C'est toi qui contrains l'abondance
 De se livrer à nos travaux

Que par sa flamme dévorante
 PHOEBUS atriste ces climats , 1
 Que la Nature l'anguissante
 Cède à la rigueur des frimats ,
 Nous craignons peu leurs vains outrages :
 L'ART fait réparer les savages
 De la glace & de tous les feux ;
 Et malgré la Nature avare ,
 Il fait sortir , d'un Lieu barbare ,
 Les Plantes de différens Lieux.

Enfans de l'humaine Science ,
 Paroissez , Ouvrages vantés ;
 Faites revivre l'éloquence ,
 De ceux qui vous ont enfantés :
 A la faveur des Caractères (1)
 Déjà sur des feuilles légères ,
 L'Art nous a transmis ces Ecrits :
 Sources de beautés fugitives ,
 Cet Art ne vous retient captives .
 Que pour enrichir nos Esprits.

Ne craignez pas , Héros célèbres ,
 Artisans de faits inouis ,
 Que vos noms au sein des ténèbres
 Soient à jamais ensevelis .
 Par le secours de l'Art utile , (2)
 Le marbre , la toile docile ,

(1) L'Imprimerie , inventée en 1460.

(2) La Sculpture & la Peinture.

Vous représentent à nos yeux ;
 Sur l'argent, sur l'or, sur le cuivre ,
 L'empreinte vous fera revivre
 De l'immortalité des Dieux.

Quelle est cette heureuse Machine ;
 Qui règle & mesure le tems ?
 Art merveilleux , ta main divine
 Y refferre tous les instans (3).
 Le rouage marche , il entraîne
 Le balancier qui se promène ,
 D'un pas hardi , mais compassé ,
 Prodige ! En ce petit espace ,
 J'entens soner l'heure qui passe ,
 Pour m'avertir du tems passé.

Mais poursuivons. Quelles merveilles
 Art divin , viens-tu m'étaler ?
 Mille sons frappent mes oreilles ,
 Je sens mon ame se troubler.
 A ton gré la sombre tristesse.
 La terreur , la vive allégresse !
 M'enchantent sous ces trois rapports ;
 Et sur ce clavier que j'embrasse (4)
 Je fais parler dessus & basse ;
 Ta main conduit tous les acords.

Quelle image affreuse & sanglante

(3) *L'Horlogerie.*

(4) *Le Clavecin & l'Orgue.*

Frape mes timides regards ?
 Par tout se répand l'épouvante ;
 La Mort vole de toutes parts :
 Sous l'éfort de coups invincibles
 Tombent les murs inaccessibles :
 Quel ravage affreux ! Quel enfer !
 On diroit que l'Art téméraire
 A fait l'Homme dépositaire
 De la foudre de JUPITER.

De BERTHOLD la subtile poudre, (5)

E lance au loin le plomb fatal ;
 Nul Fort à couvert de la foudre,
 Que l'Art renferme en ce métal. (6)

Les Boulets , le fracas des Bombes,
 Entr'ouvrent des milliers de tombes
 Sous les pas même des Césars.

(7) De ce Creux , dont l'éfroi s'empare ;
 Je vois fondre dans le Tartare ,
 Les Guerriers & les Boulevars.

C'est peu , l'Art forcé la Nature ;
 De se dévoiler à nos yeux.

Il nous découvre la structure
 Des Plantes , de l'Homme & des Cieux (8)

(5) BERTHOLD , Cordelier Allemand , sur-
 nommé le noir , inventa la Poudre en 1300.

(6) Le Canon.

(7) Les Mines.

(8) La Botanique , l'Astronomie , l'Anatomie.

Il étoit fort de l'espoir du plaisir.

De tous ces jeux, nôtre Fleur fût émue :

Rien de si beau que le petit badin ,

Qui demandoit à loger dans son sein ;

De VE'NUS même il eût charmé la vue ;

Et s'il pouvoit un instant être heureux ,

Il n'eût jamais cessé d'être amoureux .

La Fleur qui naît , est fraîche come Rose ;

Mais qui n'a point vécu , ne peut favoir grand
chose :

Or nôtre Fleur , à peine éclosé ,

Ouvre un beau sein , paré de mille attraits.

Le Papillon , qui voltigeoit auprès ,

Sur elle un instant se repose ;

Mais il avoit à peine éfleuré ses apas ,

Qu'on entendit la Belle

Soupirer après l'Infidèle ,

Qui voltigeoit au loin , & ne l'écoutoit pas.

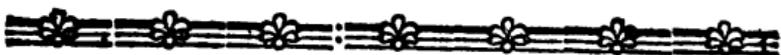
* *BRAUTE' naissante est cette Fleur novice ,*

Qui d'un beau Papillon ignorant l'Artifice ,

De ses propos savoure les douceurs ,

Et s'expose aux mêmes douleurs.

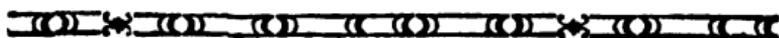




E N I G M E.

J'ai long-tems soutenu ma Mère ,
 Qui m'a perdue en se sauvant ;
 J'ai des Sœurs à foison , sans avoir eû de Frère ;
 Ni rien qui paroisse vivant.
 Mes Sœurs & moi pourtant , nous faisons des què-
 relles ,
 Qu'on craint autant que les Duels ;
 Les traits que nous lançons , s'ils ne sont pas mor-
 tels ,
 Engendrent des haines mortelles,
 Fières come des Amazones ,
 Nous nous ataquons aux Etats ,
 Et sans ménager les Courones ,
 Frondons Edits & Magistrats.
 C'est nous qui remplissons ou qui vidons la Bourse,
 Qui faisons revivre les Morts ,
 Et dont il faut souvent fendre & fouiller le corps ,
 Pour mettre fin à nôtre course.





A U T R E

Que chacun se frote la tête :
 Pour nous trouver , le moyen est certain ;
 Car par nous ont même destin
 Et l'home d'e'prit & la bête.
Nous allons deux par deux, de maisons en maisons,
 Au Sèxe masculin demandant domicile ;
 Mais , pour d'excellentes raisons ,
 Ce n'est que malgré foi qu'on nous done un azile.
 Peut-être en ce même moment,
 Lorsque, pour me trouver, ton esprit se démène,
 Un autre plus intelligent ,
 Dans ton logis t'épargne cette peine.
 Lecteur , mon bon Ami , confidères-toi bien ;
 Mais au surplus fois sage, & sur tout n'en dis rien.



L O G O G R I P H E.

J'IGNORE depuis quand l'on m'a mis en usage ,
 Mais je fais que les gens de Cour & de Village
 Se sont servis de moi depuis un très long tems ,
 Et qu'encor plusieurs fois je leur fers tous les ans.
 En certaine Saison je me fais plus conoitre ,
 Parce que j'aime aussi très souvent à paroître,

Huit lettres, cher Lecteur, te présentent mon
nom,

Qui t'offrira d'abord le père d'un Anon ;
Une liqueur qui plait aux homes de grand âge ;
Ce dont on a besoin sans même être en ménage ;
Chez moi l'on peut trouver, en m'examinant bien,
Le souffle de BORE'E ; un légume ; un lien ;
Un grand Fleuve d'Afrique avec un grand Prophète ;
6. 4 3. 5. 1. font voir la belle Anête ;
La Femme qui, suivant les conseils du Démon ,
Fit sucomber ADAM à la tentation.
Je ne finirois pas , si je voulois tout dire ;
Dévine donc , Lecteur , puisque tu peux me lire.

ERRATA du Journ. Helvét. d'Avril.

Page 355. Ligne 10. ANTROPHAGES.
Lisez. ANTROPOPHAGES.

P. 368. L. 2. *tent*, lisez *tout*.

P. 460. Vers 10. à la fin, *deux*, li-
sez, *doux*.

P. 461. Vers 6. *fait-il*, lisez, *sait-il*.

ESPRIT est le mot du Logogriphe d'Avril. On y trouve *Répi, Tiers, Epi, Piste, ***, Sire, Tri, Ire, Pie, Rets.*



T A B L E.

L ETTRE aux Edit. sur l'Encyclopédie.	467
Mots choisis de ce Dictionnaire.	470
Pensées diverses.	488
L'Ecole des Négocians.	496
Lettre de M. le Docteur M*** sur les Livres de Médecine.	504
Lettre de Gélophile sur celle du Docteur D***	511
Le Voyageur François.	515
Maria, ou Mémoires d'une Dame illustre.	524
Prix Académiques.	541
Parthémon & Delphinie.	542
La puissance de l'Art Ode.	567
Vers pour mettre au bas de l'Estampe du Roi de Prusse.	571
Le Papillon & la Fleur Fable.	571
Enigmes & Logogriphe.	573

LE
NOUVELLISTE

SUISSE,
HISTORIQUE, POLITIQUE
LITERAIRE ET AMUSANT.

DEDIÉ AU ROI.

JUIN 1765.



NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DES ÉDITEURS.

M D C C L X V.
AVEC APPROBATION.

Les personnes qui souhaitent cet Ouvrage pourront se faire inscrire, soit chez les Editeurs eux mêmes à Neuchâtel, soit chez les Collecteurs ci-après nommés,

Messieurs

<i>Aarau</i>	HURNER, Directeur des Postes
<i>Bale</i>	SCHORNDORF, Directeur des Postes
<i>Berne</i>	RÖSCH, au Bureau des Postes
<i>Bienne</i>	KÖHLI, Directeur des Postes
<i>Cologne</i>	MITTELBACH, Officier des Postes
<i>Fribourg</i>	DUCRET, Directeurs des Postes
<i>Gènes</i>	Ch. Fr. BRANDT, Négociant
<i>Genève</i>	JACOBY, Libraire
<i>Lausanne</i>	MEGROZ, Directeur des Postes
<i>Lentzbourg</i>	STRAUSS, Directeur des Postes
<i>Lucerne</i>	GÖLDLIN, au Cheval blanc
<i>Milan</i>	MARTELLI, Directeur des Postes
<i>Montbeliard</i>	TITTOT, Directeur des Postes
<i>Morat</i>	NICOLET, à la Rive
<i>Morges</i>	MONOD, Directeur des Postes
<i>Moudon</i>	BESANÇON, Directeur des Postes
<i>Nion</i>	le Chatelain FRUILLET
<i>Pontarlier</i>	JUNET, Directeur des Postes
<i>Rolle</i>	BOYER, Directeur des Postes
<i>Schaffouse</i>	} ZIEGLER, Direct. de l'Imprimerie HUBER, Secrétaire des Postes
<i>Soleure</i>	
<i>St. Gall</i>	WEGUELIN, Directeur des Postes
<i>Strasbourg</i>	} BAUER, Libraire DULSECKER, Libraire.
<i>Turin</i>	
	REYBAZ, Direct. des Postes.
<i>Vevey</i>	} CHENEVIE', Libraire. BUSINAT Libraire.
<i>Yverdon</i>	
<i>Zürich</i>	HESS, Directeur des Postes.